

LES ARISTOCRATIES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR M. ÉTIENNE ARAGO,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 29 octobre 1847.

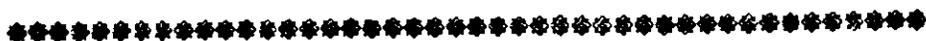
Personnages.

M. VERDIER, banquier (55 ans).....
 LE COMTE DE TERCY (30 ans).....
 LE BARON LARRIEUL (30 ans).....
 VALENTIN (30 ans).....
 DUPRÉ, décorateur-peintre-architecte, chez M. Verdier (35 ans).....
 UN INDUSTRIEL.....
 UN DOMESTIQUE.....
 Mlle VERDIER, sœur de M. VERDIER (40 ans).....
 LAURENCE, fille de M. VERDIER (18 ans).....
 CAMILLE, cantatrice de l'Opéra (30 ans).....

Acteurs.

MM. PROVOST.
 MIRECOUR.
 LEROUX.
 GEFFROY.
 RÉGNIER.
 CHÉRY.
 MATHIEN.
 Mmes MANTE.
 JUDITH.
 BROHAN.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Verdier, pendant les deux premiers actes; et au château de Franville, aux environs de Paris, pendant les trois derniers.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon d'attente chez M. Verdier. — A droite, deux portes ordinaires donnent dans les appartemens particuliers. — A gauche, deux portes vertes et à clous dorés : l'une, la plus éloignée du public, donne dans les bureaux ; l'autre donne dans le cabinet de M. Verdier. — Par la porte du fond, on voit un vaste corridor sur lequel sont figurées des portes vertes, pareilles à celle du cabinet du banquier. — A droite, sur le premier plan, une causeuse. — A gauche, sur le même plan, une table. — Tout l'ameublement doit respirer le luxe.

SCÈNE I.

Mlle VERDIER, LAURENCE.

(Au lever du rideau elles sont assises; elles se lèvent en parlant.)

LAURENCE.

Non, ma tante, je suis maîtresse de ma foi ;
 Il faut ma volonté pour disposer de moi.
 Pour des nœuds détestés tristement couronnée,
 A la mairie un jour si j'étais amenée,
 Auprès de mon époux de joie épanoui
 A l'espoir que ma bouche enfin va dire un oui,
 Un non, inusité dans des fêtes pareilles,
 Du maire et des témoins frapperait les oreilles.

Toutes les indications de la mise en scène sont prises du point de vue de la salle.

Mlle VERDIER.

J'ai bien laissé parler la folie et l'amour...
 La raison pourra-t-elle enfin ?...

LAURENCE.

Chacun son tour.

Mlle VERDIER.

La femme, chère enfant, ne peut, sans imprudence,
 Témoigner un vouloir, parler d'indépendance,
 Ou compter sur un sort qu'elle aimait à rêver.
 Mon exemple aujourd'hui saura vous le prouver.
 Avant que la fortune eût marqué votre père
 Du sceau de sa faveur, mon sort fut bien précaire;
 Tantôt à mes leçons mettant un faible prix,
 A d'autres j'enseignais ce qu'on m'avait appris;
 Tantôt dans les concerts, jeune encore et timide,
 Ma main se promenait sur le clavier rapide.

Riche, plus tard, mon frère ici sut m'attirer ;
 Aux devoirs maternels je dus me consacrer ;
 Glorie et beaux-arts, pour moi ne furent plus qu'un
 Je mis tout mon orgueil à former mon élève. [rève,
 Soigneuse du dépôt qui m'était confié,
 Si quelquefois ma vive et constante amitié
 Redoutait votre cœur trop sensible et trop tendre,
 Votre gaieté charmante à l'instant venait rendre
 A mon âme ravie et le calme et la paix,
 Je pus m'inquêter, mais m'effrayer, jamais !...
 Soumise à mes leçons, à mes conseils docile,
 Vous rendiez mon devoir agréable et facile,
 Et mon œil attentif voyait avec fierté
 Vos vertus croître ensemble avec votre beauté.
 Mais le repos a fui de mon âme tremblante,
 Un seul jour a suffi pour tout perdre !...

LAURENCE.

Oh ! ma tante !

Valentin vous alarme... Avez-vous oublié
 Par quel beau dévouement à nous il s'est lié ?
 Nous étions à Franville, acheté de la veille
 Par mon père, et bientôt lui-même nous conseille,
 De voir les environs... Nous sortons toutes deux,
 Pendant qu'il s'entretient de projets onéreux.
 Une manufacture est sur notre passage...
 Nous entrons... Du travail, active et grande image !
 Ces machines, bras faits qu'anime la vapeur,
 Ce mouvement, ce bruit me troublaient... j'avais
 [peur !

Non, vêtements, soudain, sont pris dans une chaîne,
 Nous voulons résister, la force nous entraîne...

Les ouvriers craintifs à nos cris semblent sourds,
 Ou bien du ciel pour nous invoquent le secours.
 Notre perte est certaine !... Oh ! non, non, Dieu
 [le guide !...

C'était lui... Valentin... Ame noble, intrépide ;
 Étranger, inconnu, mais soudain emporté
 Par l'élan des grands cœurs, la générosité,
 Il voit notre péril, il accourt, il s'élançe...

De la vapeur en vain combattant la puissance,
 Par l'élan d'une roue il se voit enlevé,

A la mort, avant nous, on le croit réservé !...
 Mais lui, sans se troubler, ô courage indomptable !

Au sommet de la roue il détache le câble
 Qui la faisait tourner et qui nous rapprochait
 D'un instrument de mort... dont l'acier nous
 [touchait !...

J'étais en ce moment sans force, sans pensée...
 Vous, non... vous me teniez dans vos bras enlacée...

Mère sublime !... et lui... lui ! notre ange gardien,
 Demeurait à l'écart... il avait fait le bien !...

Mais dans sa lutte, enfin, du triomphe suivie,
 Au péril de ses jours il nous sauva la vie !...

Un souvenir si doux peut-il sortir de là ?...
 Non...

(Avec tristesse.)

Je vous aime trop, ma tante, pour cela !

Mlle VERDIER.

J'estime Valentin, et la franchise extrême
 Dont il use envers tous...

LAURENCE.

Et jusque envers moi-même !...

Jamais son noble cœur, plein de sincérité,
 N'a dans son intérêt fardé la vérité...

Mlle VERDIER, souriant.

Oh ! c'est un puritain !

LAURENCE.

Vous avez vu mon père

L'aimer malgré ce franc et hardi caractère...

N'est-il pas devenu l'ami de la maison ?

Mlle VERDIER.

Faut-il nous réjouir de cette liaison ?

De mon cher frère, hélas ! je connais la manie :

Ce qu'il a résolu, c'est avec tyrannie

Qu'il l'impose ; et les vœux que pour votre avenir

Il forme, notre ami ne peut les accomplir.

Hier il a déjà parlé de mariage.

LAURENCE.

C'est un mot assez doux aux filles de mon âge.

Viens donc le mari. Je l'attends après tout...

Quitte à le refuser s'il n'est pas de mon goût...

Je ressens un amour et noble et légitime ;

A l'autel on ne peut me trainer en victime ;

Notre siècle n'est plus à ce point inhumain ;

Qui n'aura pas mon cœur, n'aura jamais ma main !

Vous l'avez dit, je suis et riens et sensible,

Je plaisante, croyant tout malheur impossible...
 S'il arrivait demain, ma gaieté partirait.

Et j'ignore où mon cœur alors me conduirait.

Mlle VERDIER, à part.

Et c'est ce que je crains.

(Haut.)

Mais Valentin s'avance,

Monsieur Dupré le suit. Evitons sa présence.

LAURENCE. [leur

Monsieur Dupré !... Comment ! le grand ordonna-

Des fêtes de céans ; de plus, adroit flatteur...

Auprès de Valentin sa présence m'étonne...

Mlle VERDIER.

Un homme comme lui ne néglige personne.

(Elles vont pour sortir.)

.....

SCÈNE II.

DUPRÉ, VALENTIN, Mlle VERDIER,

LAURENCE.

(Dupré s'avance sur le devant de la scène et observe.)

VALENTIN, à Laurence et à Mlle Verrier.

Quoi ! vous sortez ?...

Mlle VERDIER.

Ailleurs on réclame nos soins.

(Elle gagne la porte à droite, et attend.)

VALENTIN.

A bientôt, n'est-ce pas ?...

LAURENCE.

Je l'espère du moins...

Se quitter... c'est un mot bien dur aux cœurs fidèles.

VALENTIN.

C'est la conclusion des heures les plus belles ;
Trop heureux, après lui quand il laisse l'espoir,
Et lorsqu'en se quittant l'on se dit : Au revoir.

(M^{lle} Verdier et Laurence sortent par la seconde porte de droite.)

SCÈNE III.

DUPRÉ, VALENTIN.

DUPRÉ, à part, après avoir observé.

D'un amour mutuel ce sont là des indices,
Il faut le ménager.

(Haut.)

Sur ces simples esquisses
Serai-je assez heureux pour avoir vos avis ?
(Il lui présente un album qu'il tenait sous le bras.)

VALENTIN.

Je doute que par vous ils soient jamais suivis.

DUPRÉ.

De citer votre goût, cependant, je me pique.

VALENTIN, regardant à peine l'album.

Ah ! si monsieur Verdier met le vôtre en pratique,
Il doit aller bien loin !...

DUPRÉ.

Vous me faites l'effet

De ne point approuver la dépense qu'il fait !...

VALENTIN.

Je trouve qu'il pourrait la rendre moins stérile,
Et donner à son or un cours bien plus utile.

DUPRÉ.

Très bien... Mais expliquez cet étrange conflit ?
Comment ! monsieur Verdier qui sous nos yeux
Avec tant de sagesse une fortune immense, [acquiert
Avec tant de folie aujourd'hui la dépense ?

VALENTIN.

A vous, dont le regard me semble assez subtil,
Ce jeu des passions vous échapperait-il ?
Rien de plus naturel, pourtant, que ce contraste.
L'avarice, monsieur, peut s'allier au faste,
Car de l'amour du gain tous deux sont l'aliment.
Toujours une fortune acquise promptement
Accoutume l'esprit aux choses déplacées ;
Une fortune immense, aux choses insensées.
Un nouvel enrichi, c'est un aveugle-né
A la clarté du ciel tout à coup amené,
Qui, des objets qu'il voit n'ayant pas l'habitude,
Par l'éblouissement et le trouble préteud ;
Son œil manque d'abord de mesure, de goût,
Et de ses mains il croit qu'il peut atteindre à tout.

DUPRÉ, allant déposer l'album sur la table.

J'admire une raison si clairement déduite !
Du banquier vous m'avez expliqué la conduite.

(A part.)

De ses projets d'hymen voyons s'il ne sait rien...

(Haut.)

Un nouvel enrichi, cependant, voit très bien,
A travers cet orgueil qui toujours le caresse,

De combien la finance est loin de la noblesse !
Car il voudrait d'abord se la concilier ;
Et plus tard, avec elle il cherche à s'allier.

VALENTIN.

C'est qu'un parvenu croit sa puissance fragile,
Et chez ses ennemis il mendie un asile ; [rangs.
C'est que la peur, toujours, le pousse en d'autres
Le détache du peuple en l'attachant aux grands ;
C'est qu'il voit un abri près d'eux, contre un orage,
C'est que dans leur crédit il croit qu'il se ménage,
Pour les biens qu'il possède, une sécurité,
Pour les honneurs qu'il cherche, une facilité.

DUPRÉ.

Le portrait est frappant. C'est pour cela, je pense,
Qu'en ces lieux on prépare une noble alliance.

VALENTIN.

Comment ?

DUPRÉ.

Deux prétendants à l'hôtel sont admis,
Nobles, jeunes, riches, brillants...

VALENTIN, avec une teinte d'ironie.

Ils sont de vos amis ?

DUPRÉ. [est comte...

Quelque peu... L'un des deux est baron, l'autre
Je crois que l'union sera brillante et prompte.

VALENTIN.

Les connaissez-vous bien ?

DUPRÉ.

Autant qu'un confesseur.

VALENTIN.

Poste !

DUPRÉ.

De l'Opéra je suis grand amateur,
Et les Lauzuns du jour, protecteurs des actrices,
Font, ainsi que jadis, la loi dans les coulisses.
Élèves de Gessler, despotes élégans,
Ils forrent le public à saluer leurs gants ;
Puis de la cavatine et de la pirouette
Ils règlent le succès d'après une amourette ;
Et par mille beautés constamment occupés,
Ils sont courus souvent... et souvent attirés.

VALENTIN.

Connaissez-vous aussi leur état ?

DUPRÉ.

Je m'en flatte !

Le baron de Larrieu, apprenti diplomate ;
Il n'a qu'un faible emploi, mais il avancera.

VALENTIN.

Il prit le bon chemin ; de nos jours, l'Opéra
De la diplomatie est l'école primaire...

DUPRÉ.

Pour le comte, il poursuit la gloire militaire,
Et d'une belle loge ayant passé le bail,
Il s'aguerrit... devant la Révolte au Sérail.

VALENTIN.

Et la fête impromptu qu'à Franville l'on donne,
A l'un des deux rivaux doit jeter la couronne ?

DUPRÉ.

Quel que soit le vainqueur, en formant ce lien,
Comte ou baron ne font que rentrer dans leur bien

VALENTIN.

Que rentrer dans leur bien?... Comment donc?

DUPRÉ.

C'est notoire.

Du château de Franville ignorez-vous l'histoire?

VALENTIN.

Tout à fait...

DUPRÉ.

Un instant voulez-vous m'écouter?

J'en sais tous les détails et puis vous les conter.
 C'était un beau manoir que celui de Franville!
 Pour quelque grand service à la patrie utile,
 Charles VII en dota le premier des Tercy
 Qui jamais aux Anglais n'y demanda merci...
 Mais chez ses descendants, par un triste contraste,
 A la gloire bientôt vint succéder le faste...
 Et quand par leurs vassaux soulevés à grands cris,
 Les maîtres des châteaux, un jour, furent proscrits,
 Un comte de Tercy vit la terre étrangère;
 Il porta noblement une noble misère...
 Et Franville, ses prés, ses bois et ses créneaux,
 Tout fut inscrit parmi les biens nationaux.
 La république alors fut notre souveraine!...
 Mais l'égalité sainte eut peu de temps la veine!...
 Du comte de Tercy quand la maison baissait,
 Du baron de Larrieul la maison commençait.
 Simple enfant de Paris, fils du faubourg Antoine...
 Comme on disait alors... pour fonds, pour patrie
 Pierre Larrieul n'avait qu'un établi banal. [moine,
 Un beau jour, en chantant l'hymne national,
 Dont le puissant refrain arrivait de Marseille,
 Le fusil à la main, la cocarde à l'oreille,
 Il partit... Et bientôt de hauts faits en hauts faits,
 Des grades qu'il obtint, il ployait sous le faix...
 Si bien qu'après vingt ans, en un jour de victoire,
 Le général Larrieul, pour reposer sa gloire,
 Reçut de l'empereur, généreux souverain...
 Ce que l'on appelait... savonnette à vilain :
 Une dotation avec un noble titre.
 De Franville il devint et le maître et l'arbitre ;
 Et bientôt, oubliant sa noblesse d'un jour,
 Il fit rentrer le faste en ce brillant séjour.
 Mais avec le héros qui nous l'avait donnée,
 La nouvelle noblesse alors fut détrônée...
 Le brave général, en mourant, ne laissa
 Qu'un titre de baron... à son fils il passa.
 Le château fut criblé de dettes usuraires ; [res,
 Hommes de loi, fripons, voleurs... hommes d'affai-
 Chacun en prit sa part, on plaids, brocanta,
 Enfin, après quinze ans, le banquier l'acheta.
 Vous voyez poindre ici l'autre aristocratie !
 A ses défuntés sœurs comme elle s'associe ! [mins ;
 Elle arrive aux châteaux, mais par d'autres che-
 L'or aujourd'hui remplace et gloire et parchemins !
 [sance,
 Aux banquiers la noblesse, aux banquiers la puis-
 Aux banquiers... Pour eux seuls enfin tourne la
 Et vous voyez l'effet des révolutions... [chance...
 On déplace l'orgueil et les ambitions !...

VALENTIN.

Vous l'avez dit, monsieur...

DUPRÉ.

Mais j'oubliais Franville.

Un bal à la campagne!... Ordonnateur habile
 Yaucombis souvent!... Le nôtre est pour ce soir...
 Ma devise est là-bas : « Tout voir et tout prévoir... »
 (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

VALENTIN, seul.

Ainsi, deux prétendants! Qu'importe! de Laurence
 Le cœur m'est trop connu, pour que ma confiance
 S'alarme promptement d'une rivalité
 Que de son père seul rêve la vanité...

(Après une pause.)

Dois-je dire au banquier ce que je sollicite ?
 Chaque jour je le veux, et chaque jour j'hésite...
 Malheureux inventeurs ! où sommes-nous ré-

[duits!...

Des champs foulés par nous d'autres ont les pro-
 [duits.

Pour l'exploitation, le capital nous manque ;
 Nous subissons la loi des princes de la banque,
 Et même nous devons les bien remercier.
 Lorsque l'or au travail daigne s'associer !

(Une pause.)

Mais à monsieur Verdier, s'il en sent l'avantage,
 Je dois de mes projets proposer le partage...
 S'il supposait pourtant que j'use d'un détour,
 Et que m'autorisant du service qu'un jour
 J'eus le bonheur de rendre à sa sœur, à sa fille,
 Je viens pour exploiter le père de famille!...
 Oui, depuis quelque temps reçu dans sa maison,
 Je devais, en effet, craindre un pareil soupçon.
 Et, jetant sur mon nom le voile du mystère,
 J'ai bien fait d'employer une main étrangère
 Pour lui soumettre...

SCÈNE V.

LE BARON, VALENTIN, puis LE COMTE.

LE BARON, entrant par la porte de gauche la plus
 éloignée.

Allons!... c'est avoir du malheur,
 Le banquier est absent.

(Voyant Valentin.)

Pardon, j'ai bien l'honneur...

VALENTIN, après avoir salué, à part.

C'est l'un des deux rivaux.

LE BARON, à part.

Encor ce personnage !

Que déjà plusieurs fois... Quelque courtier, je gage.
 (Haut.)

Où donc est le banquier qu'à la caisse on attend?

VALENTIN.

Il a dû sortir... moi, je dois en faire autant.

LE BARON.

Il est bref ce monsieur... "

VALENTIN, près de la porte, voit entrer le Comte, à part.

Allons, bon, l'autre arrive...

LE COMTE, à part.

Cette figure, encor!

VALENTIN, à part.

La lutte sera vive.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE BARON.

(Le Comte montre de la hauteur, le Baron de la légèreté.)

LE BARON.

Tercy chez le banquier!... Serais-tu donc un quart d'agent de change?

LE COMTE.

Ah! si!... Mais toi, par quel hasard?

Te reste-t-il encor quelque rente légère?

LE BARON.

Peut-être bien.

LE COMTE.

Camille en sera moins sévère.

Hier, elle a, ma foi, chanté divinement...

Vas-tu bientôt enfiu devenir son amant?

LE BARON.

Du terrain contesté si tu veux disparaître, A vaincre sa vertu je parviendrai peut-être.

LE COMTE.

Je suis plus malheureux que toi... tes qualités Font surgir sous mes pas mille difficultés!

LE BARON.

Nous jugeons assez bien tons deux notre mérite.

LE COMTE.

Mais dis-moi?... "

LE BARON.

Parle.

LE COMTE.

Allons, ta franchise m'excite.

LE BARON, à part.

Jouons serré.

LE COMTE, à part.

Voyons, par un adroit détour...

(Haut.) [jour.

Je sais que chez Verdier tu viens deux fois par

LE BARON.

Je sais qu'à cet hôtel tu n'es pas moins fidèle.

LE COMTE.

Ici, veux-tu savoir le motif qui m'appelle?

LE BARON.

Je le devinerai, si tu ne le dis pas.

LE COMTE.

Je puis te dire aussi ce qui guide tes pas.

LE BARON. [semble.

Un même but tous deux en ces lieux nous ras-

LE COMTE.

Je crois que nous suivons même gibier ensemble.

" Le Comte, Valentin près de la porte du fond, le Baron sur le devant.

LE BARON.

Ainsi qu'à l'Opéra, quoi! nous serions rivaux?

LE COMTE. [chevaux?... "

Quoi! dans le monde, ainsi qu'aux courses de Tu te souviens, baron, de la soite aventure Qui, l'an passé, nous fit faire triste figure, Lorsque nous poursuivions la danseuse Yelva...

LE BARON.

Un troisième larron survint, qui l'enleva.

LE COMTE.

Pour Camille, aujourd'hui, rivalité semblable Nous fait souvent manquer la chance favorable; Nous n'avons de regards que pour nous observer.

LE BARON. [river.

Nous courons pour nous nuire, et non pour ar-

LE COMTE. [protège!

L'enseignement fut long, du moins qu'il nous Dans cet hôtel, suivons un plus adroit manège A plaire, ainsi que moi, puisque tu fus admis, Tous deux soyons rivaux... sans cesser d'être amis.

LE BARON.

Très bien!

LE COMTE.

Loin d'employer ruses et perfidies,

A l'instar des amans des vieilles comédies,

Rejetons les moyens usés; crois-moi, suivons

La tactique commune au siècle où nous vivons...

Formons entre nous deux une sainte-alliance.

LE BARON.

Soit! une mutuelle et solide assurance...

Pour arriver au but, nous devons nous unir.

LE COMTE.

Le troisième larron pourrait bien revenir.

LE BARON.

Et nous savons tous deux où cela peut conduire.

LE COMTE.

Loin de nous déchirer l'un l'autre et de nous nuire,

Car de ces lieux bientôt nous serions écartés,

Servons-nous, proclamons... nos belles qualités...

Qu'à l'usage commun chacun de nous dérange;

Moi de toi, toi de moi, faisons ici l'éloge!

Alors l'un de nous deux est sûr de l'emporter.

LE BARON.

Mais l'autre?

LE COMTE.

Eh bien! mon cher, il va patienter.

Verdier n'est pas, je crois, le seul banquier en [France

Dont la vanité brigue une noble alliance;

Et celui qui devra se tenir à l'écart,

Ailleurs est bien certain de triompher plus tard.

LE BARON.

Tu dis vrai! De nos jours, l'orgueilleuse richesse

Tend bien souvent la main à la pauvre noblesse.

LE COMTE.

Notre cœur par Camille est pris à l'Opéra.

En ces lieux donc celui que l'on préférera,

Dans les chances du sort ramenant l'équilibre,

Après de la diva laissera le champ libre...

LE BARON.

Ainsi, d'un riche hymen, par cet arrangement,
Le mariage sert au vœu de dédommagement.

LE COMTE.

L'un de nous deux aura femme aimable, opulente.

LE BARON.

L'autre, maîtresse belle, et surtout triomphante.

LE COMTE.

Et de l'hymen enfin si tu subis la loi...

LE BARON.

Tu dîneras chez moi...

(S'appuyant sur l'épaule du Comte.)

Je souperai chez toi...

LE COMTE.

Avec un peu d'esprit ici bas tout s'arrange...

LE BARON.

Appuyés l'un sur l'autre, en avant la louange!

LE COMTE, s'éloignant du Baron, et le regardant.

En vous, d'un Metternich je vois le germe éclos!

LE BARON.

Lieutenant, vous avez la taille d'un héros!

(Ils rient.)

LE COMTE, se rapprochant.

Mais il est dans l'hôtel un intrigant habile

Et dangereux pour nous... s'il ne nous est utile,

LE BARON.

Oui... Dupré; nous pourrions nous en faire un appui.

LE COMTE.

Nous nous l'attacherons en nous ouvrant à lui...

Mais prudemment...

LE BARON.

Il faut qu'il tienne la balance

Egale entre nous deux.

LE COMTE.

C'est juste... Il vient... silence!

.....

SCÈNE VII.

LE COMTE, DUPRÉ, LE BARON.

DUPRÉ.

Je ne me trompe pas... le comte de Tercy

Et le baron Larriuel!... Par quel hasard ici?

LE COMTE.

Triple reconnaissance!... et comment va l'intrigue?

DUPRÉ.

Morte pour moi!...

LE BARON.

Tout pis!

DUPRÉ.

De tout on se fatigue...

Même du bien...

LE COMTE, à part.

Il rit.

(Haut.)

Quand nous espérions tant
De votre habileté... c'est du malheur, pourtant!

LE BARON.

Oui, nous comptions ici sur votre ministère...

Vous avez abdiqué... nous n'avons qu'à nous taire.

DUPRÉ.

A son premier métier l'homme habile toujours

Revient, comme l'auteur à ses premiers amours.
Parlez donc...

LE BARON.

C'est bien dit! Mais d'abord, par prudence,
Votre emploi dans l'hôtel?

DUPRÉ.

Homme de confiance!...

(Ils rient.)

Factotum!

LE COMTE.

Factotum?

DUPRÉ.

Eh! mais n'avais-je pas

Fait en détail déjà la plupart des états?

LE COMTE.

Celui d'auteur d'abord?...

DUPRÉ.

C'est par là qu'on débute.

LE BARON.

Vous auriez été loin...

DUPRÉ.

Mais oui... de chute en chute...

LE COMTE.

N'avez-vous pas un peu tripoté le coupon?

DUPRÉ.

J'y fus assez adroit... mais pas assez fripon.

LE COMTE.

Vous fîtes un journal?

DUPRÉ.

Oui, sur le frontispice

J'avais mis : *Bonne Foi, Confiance, Justice!*

Et le journal tomba...

LE BARON.

Faute de rédacteurs...

DUPRÉ.

Et faute d'abonnés, ainsi que de lecteurs.

Oh! pour plaire aux partis, vive l'indépendance!

LE BARON.

Puis vous fîtes commis...

DUPRÉ.

Oui, commis de finance.

Voulant me distinguer dans ce poste flatteur,
J'offris des plans nouveaux... mais tout réforma-

[teur

Doit s'attendre à se voir, proposât-il merveille,

Chassé le lendemain... Moi, je le fus la veille...

LE COMTE.

Et quel est votre emploi près de M. Verdier?

DUPRÉ.

Parbleu! j'en ai plusieurs. Jesuis, chez le banquier,
Peintre, décorateur, architecte...

LE BARON.

La tâche

Est rude... car jamais vous n'aviez, que je sache,
Manlé ni compas ni pinceaux...

DUPRÉ.

Faible écueil!

Eh! qu'importe la main, quand on a le coup d'œil!

J'ai de bons ouvriers, le reste est accessoire...

Le travail est pour eux, pour moi l'or et la gloire.

Je les paie assez bien, ils ne murmurent pas.
Ici, je suis la tête, ils ne sont que les bras...
Et c'est, vous le savez, la tête qu'on couronne.

LE COMTE.

Pour se faire un beau nom, la recette est très
(Avec réflexion.) [bonne.]

Mais grâce au factotum, de notre Turcaret
La ruine est certaine !... A ce qu'il me parait,
Notre antique manoir, le château de Franville,
De l'ostentation est l'éternel asile.

On dit que le banquier renouvelle en ces lieux
Les prodigalités de mes nobles aïeux,
Et celles qu'imita le baron de l'empire ?

DUPRÉ, froidement.

Erreur !... Parler ainsi du banquier, c'est médire.
Spéculeur prudent, agioteur adroit,
Son esprit positif s'enthousiasme... à froid ;
Chez lui, tout est calcul... même l'extravagance...
Aussi, tout est profit... jusques à la dépense...

LE BARON.

A la bonne heure !... au moins ça me rassure un
Car nous venons ici risquer un fier enjeu... (pen,

DUPRÉ.

Votre va-tout, je sais...

LE COMTE

Mais oui... notre personne ;
Aux chances de l'hymen pour moi je m'abandonne.
Héritiers ruinés des plus vieilles maisons...
Nous ne sommes plus fiers, Dupré, nous épousons,
Les vilaines...

DUPRÉ.

Surtout quand elles sont jolles,
Et vous ne comptez plus cela dans vos folies.

(Au baron.)

Et vous, fils de l'empire ?...

LE BARON.

Eh ! mon cher, à mes yeux
Lagloire a de l'éclat... mais l'or brille encor mieux.
Je suis de son école... A présent, c'est Barème,
Et non Gentil-Bernard, qui nous dit comme on
[aime.]

Je marche avec le siècle... On le croit progressif,
Non, non ; cœur, tête et bras, tout vise au positif.

DUPRÉ.

S'enrichir, aujourd'hui c'est la loi de nature.
Epouse-t-on ? l'amour qu'on doit à sa future
Se règle sur la dot, on touche, et puis après
On sait combien l'on aime... à dix centimes près.
Et l'on aurait bien tort d'engloser ; car, en somme,
Cette conduite-là n'est que logique... l'homme
Pour payer seulement cherche à se marier,
Donc, pour se marier, la femme doit payer...
C'est évident !...

LE COMTE.

Dupré débite des maximes
Qu'au siècle où nous vivons on doit trouver subli-

DUPRÉ. [mes...]

Je m'en flatte, messieurs... Mais sur quoi fondez-
L'un et l'autre, l'espoir de devenir époux ? [vous,

LE COMTE.

Sur une vanité de nos mœurs politiques.
Le banquier veut toucher aux affaires publiques.
A Versailles, on élit demain un député ;
Je l'ai fait candidat... Et s'il est présenté
Par mon oncle le duc au sein de l'assemblée,
Comme un légitimiste il passera d'emblée.
Il me donne sa fille... et cela garanti,
Aux yeux de tous les miens, son excellent esprit.

DUPRÉ.

C'est ravissant !...

(Au baron.)

Et vous ?...

LE BARON, qui est allé s'asseoir sur la causeuse.

Parbleu ! semblable histoire.

Au faubourg Saint-Antoine, on garde la mémoire
Du baron de Larricq... Quand j'y passe à cheval,
Chacun vient saluer le fils du général !
Au conseil de la Ville une place est vacante,
Au suffrage public le banquier se présente,
Et j'apprends ce matin que son triomphe est sûr.

DUPRÉ.

Et de deux !... Quoi ! baron, le beau-père futur
Veut être conseiller municipal ?

LE BARON.

Sans doute ;

Et ma protection va lui frayer la route.
J'en ai parlé... son nom se répand au faubourg,
Et demain sortira de l'urne au premier tour.
En apprenant qu'à moi sa fille s'associe,
On le croit le soutien de la démocratie ;
Il devient populaire, et mon adoption
En fera le banquier de l'opposition.
Car, grâce au reflet que mon père m'a doré,
Je suis le peuple...

DUPRÉ.

Vous ?

LE BARON, se levant.

Oui, le peuple en personne...

Au faubourg, ils en sont à l'ingénuité...
Ils confondent encore empire et liberté !

DUPRÉ.

Mais j'y pense : en ces lieux nous n'avons qu'une
Et vous êtes deux... [fille,

LE COMTE.

Oui... mais c'est par là que brille
Le beau-père... Il a su prudemment nous cacher
Que vers le même but il nous faisait marcher.

DUPRÉ. [semble ?]

Et comment marchez-vous si bien d'accord en-
Je vous connus jadis plus jaloux, ce me semble.

LE COMTE.

Nous avons fait la paix...

LE BARON.

Mais j'entends dans la cour...

DUPRÉ.

Le patron !

LE COMTE.

Nous allons...

DUPRÉ, les arrêtant.
Ce n'est pas votre tour,
De lui parler...

LE BARON.

Comment?...

DUPRÉ.

Eh ! toute la coulisse
Est là.

LE COMTE.

Partons alors ; si l'heure est peu propice,
Chez moi je vais l'attendre... A la ville des rois
Ce matin je conduis son député bourgeois.

LE BARON.

Moi, j'ai pris rendez-vous... et, cornac politique,
J'irai le promener de boutique en boutique...

DUPRÉ. [seaux,

Le voilà ! comme un chêne au milieu d'arbris-
Comme un roi féodal avec ses grands vassaux.

(Le Baron et le Comte sortent, bras dessus bras des-
sous, par la seconde porte de gauche, pendant que
Verdier entre par la seconde porte de droite, suivi
d'agens de change, de courtiers et d'un Industriel.)

SCÈNE VIII.

DUPRÉ, VERDIER, COURTIERS, AGENS DE
CHANGE ; au second plan, UN INDUSTRIEL.

VERDIER, un journal à la main. [presse...

Oui, messieurs, il le faut... à l'œuvre, et qu'on s'em-
Nous devons du pays soutenir la richesse...

De son puissant crédit nous sommes les leviers ;
En vain l'on nous flétrit du nom de lous cerviers...

Chaque gloire à son tour a brillé sur la France :
Les blasons, les lauriers... enfin, de la finance

Le pouvoir aujourd'hui de tous est reconnu...

DUPRÉ, à part.

Le temps de l'Arable est à la fin venu !

VERDIER, à un agent de change.

Le trois baissait hier... il faut qu'on le ranime.

(A un autre agent.)

Davol, prenez du Nord mille actions à prime.

L'INDUSTRIEL, s'avançant modestement.

Monsieur...

VERDIER.

Hein ?...

L'INDUSTRIEL.

Vous deviez, avec attention,
Vous occuper...

VERDIER.

De quoi ?

L'INDUSTRIEL.

De mon invention ;

Avez-vous eu le temps d'en prendre connaissance ?

VERDIER.

J'ai vu...

L'INDUSTRIEL.

Je crois que c'est d'un avantage immense
Pour le pays...

VERDIER.

Peut-être...

L'INDUSTRIEL.

Et tout m'est interdit,

Si je n'obtiens de vous...

VERDIER, avec ironie.

Je comprends... un crédit...

L'INDUSTRIEL.

Où le puis-je chercher ?

VERDIER.

Toujours la même antienne...

Votre idée est chanceuse...

L'INDUSTRIEL.

Oh ! qu'à cela ne tienn...

(Il lui donne un mémoire dont la couverture est de
couleur facile à reconnaître.)

Des frais et des produits j'ai fait cet aperçu...

Qui doit vous garantir l'espoir que j'ai conçu.

VERDIER, le donnant à Dupré, qui le garde à la main.

Je verrai... quand j'aurai le temps.

(Aux agens.)

Davol, en course...

Derigny, revenez une heure avant la Bourse.

Rassurons le pays, c'est un but glorieux :

Au cercle, à Tortoni, répandez en tous lieux

La nouvelle du jour... D'autres la disent fausse...

Je la dis vraie... Allez... à la hausse !

DUPRÉ et LES AGENS, en sortant.

A la hausse !

SCÈNE IX.

DUPRÉ, VERDIER, puis VALENTIN ; ensuite
Mlle VERDIER, LAURENCE.

VERDIER, à Dupré.

Maintenant, à nous deux !

DUPRÉ, lui présentant une carte de visite.

Ceci vous surprendra...

Une aimable visite...

VERDIER.

Et d'où ?

DUPRÉ.

De l'Opéra !

VERDIER, lisant la carte. [sirène...

Camille !... Eh quoi ! vraiment ? la charmante
Devinez-vous, Dupré, quelle raison l'amène ?

DUPRÉ.

L'or, n'est-il pas, monsieur, un métal aimanté

Dont le pouvoir magique attire la beauté ?

VERDIER.

Si l'on était fat !... Non, sa sagesse est connue...

Et cependant son heure est peut-être venue...

Je suis veuf !

DUPRÉ.

Votre automne est vert comme un printemps.

VERDIER.

D'ailleurs, de l'Opéra les amours, en tout temps,

Des puissances du jour furent l'heureux partage.

DUPRÉ.

Alors qui mieux que vous a droit à l'apanage ?

VALENTIN, entrant par la seconde porte de droite, et parlant à l'industriel qui se montre à la porte et s'en retourne à l'instant.

Donc à son examen mon projet est soumis...
Voyons...

DUPRÉ, à Verdier en lui montrant le mémoire de l'industriel.

Mais ces papiers que vous m'avez remis...

VERDIER.

Qu'est-ce donc ? Ah ! ma foi, l'invention nouvelle De ce fou.

VALENTIN, à part.

Que dit-il ?

VERDIER.

Il m'a la donne belle !

Qui ? moi, j'irais placer d'importans capitaux
Dans l'exploitation de procédés nouveaux ?
Non... qu'il en cherche ailleurs... L'inventeur
[d'une usine

Croit réussir d'abord... d'abord il se ruine ;
Et l'on profite après...

(Il met le mémoire dans sa poche.)

VALENTIN, à part, avec amertume.

Je ne suis point déçu.

J'y comptais, et voilà comme il m'aurait reçu.

(Apercevant les dames qui entrent par le fond.)

Laurence !

LAURENCE.

Nous voici !

VERDIER.

Comment ?

LAURENCE.

Bonjour, mon père.

VERDIER, l'embrassant.

Quoi ! dehors si matin ?...

Mlle VERDIER.

Il nous restait à faire

Des achats pour Franville.

VERDIER.

Et Valentin aussi...

Votre sauveur ?... Jamais il n'est de trop ici...

(Serrant la main de Valentin.)

Vous serez accueilli toujours dans ma famille

Mieux que dans aucune autre...

LAURENCE, vivement.

Une autre ?...

VERDIER.

Eh ! oui, ma fille...

Ah ! tu ne sais pas tout... notre cher Valentin

Commence à se lancer... il fait le galantin...

LAURENCE, avec émotion.

Vraiment ?

Mlle VERDIER, à part.

Elle se trouble.

LAURENCE, à part.

Ah !

VALENTIN, à Verdier.

Je ne puis comprendre...

LAURENCE, à sa tante.

Oh ! je veux lui parler...

VERDIER.

Cela peut-il surprendre ?

* Dupré, Mlle Verdier, Laurence, Verdier, Valentin.

VALENTIN.

Mais, monsieur...

VERDIER.

Vous feriez le discret vainement.

Hier, à l'Opéra, je vous vis...

VALENTIN.

Oui, vraiment.

VERDIER.

[frère...]

Dans la loge, parbleu, d'un banquier, d'un con-
Le baron Laversin... Tout en parlant au père
Vous regardiez la fille... Elle est fort bien, ma foi !

LAURENCE.

Vous le trouvez jolîe ?

VERDIER.

Oh ! mais pas tant que toi.

Mlle VERDIER, bas.

Calmez-vous.

LAURENCE, bas.

Je ne puis.

VALENTIN, à part.

Laurence me soupçonne.

VERDIER.

Ne vous fiez pas trop à l'espoir que vous donne
Laversin...

VALENTIN, insistant.

Mais, monsieur...

VERDIER.

Jadis, tout franc, tout rond,

Il est bien fier... depuis qu'on l'a nommé baron.

Cependant espérez...

LAURENCE, bas.

Ma tante...

(Elle remonte avec Mlle Verdier ; Valentin la regarde de loin.)

VERDIER.

Je vous quitte.

DUPRÉ, le retenant.

Le faubourg Saint-Antoine attend votre visite.

VERDIER.

Comment ! vous savez ?...

DUPRÉ.

Tout... les deux protections

Auxquelles vous devez vos deux élections.

Votre voiture est prête... et vous pouvez descendre.

VERDIER.

Pour courir le faubourg, je ne dois pas la prendre.

Auprès du populaire on sollicite à pié ;

Par le luxe et l'éclat il est humilié.

DUPRÉ.

Je ferai dételet?...]

VERDIER.

Non... qu'à l'Étoile on aille

M'attendre ; car, après, je me rends à Versaille.

DUPRÉ, à part.

Il va flatter Versaille et caresser Paris!...

C'est clair !... l'homme d'argent est de tous les

[partis !

(Mlle Verdier et Laurence sortent par la seconde porte de droite ; Verdier, par le fond, vivement ; Valentin, par le fond, après avoir jeté un regard triste vers Laurence.—Dupré suit Verdier et Valentin.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

DUPRÉ, à lui-même.

Voyons, je dois songer, en architecte habile,
Aux travaux de Paris comme à ceux de Franville.
(Prenant deux dessins qu'un jeune homme assis à
la table de gauche est occupé à terminer.)
Vos dessins sont charmants et d'un aimable aspect.
Le goût en est exquis et le trait fort correct.
Ils prendront sous ma brosse un fameux caractère!
Par un autre que moi si je le laissais faire,
Votre travail serait un maigre ou mal rendu...
Mais, grâce à ma main, rien ne sera perdu.
Ne trouvez pas mauvais que j'ose me permettre
D'arranger en peignant, de corriger peut-être...
Je prétends arriver jusqu'à l'illusion,
Et mon pinceau fera valoir votre crayon.

(Le dessinateur qui s'était levé sort par la porte de
gauche du deuxième plan, en emportant un carton.)

A l'autre maintenant ! Et de tout ce manège,
Que le secret gardé m'assiste et me protège.
(Il va ouvrir la première porte de droite, et appelle.—
Un peintre arrive, la palette et les pinceaux à la main.)
Hep !... Voici deux dessins que je viens d'esquisser
Pour le petit salon... vite, il faut les brosser.
Si votre goût y voit quelque faute de style,
Corrigez mon travail... je vous sais fort habile ;
Du maître soutenez la réputation,
Et que votre pinceau relève mon crayon.

(Le peintre sort en emportant les deux dessins.)

Et voilà comme on fait ici bas ses affaires ;
L'étude et le travail ne sont que des chimères.
Je vois un bon marcheur, je grimpe sur son dos ;
Il se fuit en route, et j'arrive dispos.
Jadis on m'appela Figaro sans idée...
Il m'en vint une un jour et je l'ai fécondée.
J'exploite les talents placés sous l'éteignoir...
Le savoir-faire ici vaut mieux que le savoir.

(Regardant vers le fond.)

Le patron !... A son air, oh ! la journée est bonne !

SCÈNE II.

VERDIER, DUPRÉ.

VERDIER, rayonnant.

J'ai la chance... et jamais elle ne m'abandonne.

DUPRÉ.

A Versailles, au faubourg, vous avez réussi ?...

VERDIER.

De mes élections je n'ai plus de souci ;

Mais ça n'est pas tout.

DUPRÉ.

Bah ! vraiment ?

VERDIER.

Je sollicite

Le titre de baron.

DUPRÉ.

Baron ! La réussite

Est douteuse pour vous...

VERDIER.

Le ministre m'a dit
Que j'y pouvais compter... Il sait tout mon crédit,
Et combien à la Bourse un coup de ma tactique
Peut, à certains moments, aider sa politique.

DUPRÉ.

Prenez garde, monsieur... le ministre est adroit...
S'il connaît vos projets d'élection, son droit...

VERDIER.

Entre nous deux tant pis s'il sème la discorde.
Pour son arc, l'homme habile a toujours double
(Confidentiellement.) [corde]

Vous savez, cet emprunt, qu'un ministre étranger
Veut conclure... je puis me le faire adjuger ;
Et si je le souseris, à de gros bénéfices
En argent on joindra, parmi les bons offices,
Un cordon jaune, avec le titre précieux [lieux...]
De baron de Burkahl, d'Asporth et d'autres
Cependant, mon ami, je prétends à la France,
Jusqu'au dernier moment, donner la préférence.

DUPRÉ.

Vous tenez donc beaucoup aux titres ?

VERDIER.

Nullement !

Si je veux en avoir, ce n'est uniquement
Que pour les opposer à quiconque en possède.
Du baron Laversin le sot orgueil m'obsède...
Je serai comme lui...

DUPRÉ.

Très bien !

(À part.)

Sot orgueilleux.

VERDIER

BARON...

DUPRÉ.

Et vos écus vous serviront d'aieux.

VERDIER.

Mais j'oublie en causant une importante affaire,
Un versement de fonds... Si l'on tarde à le faire,
Je ne pourrai, chez moi cloué par le devoir,
Passer chez la diva...

DUPRÉ.

Bon !... vous irez la voir ?...

VERDIER, avec fatuité.

L'occasion !... Mais, chut !...

DUPRÉ.

Comptez sur mon silence,

Faibles !...

VERDIER.

Au ministère allez en diligence
 Pour mon titre... sachez si l'on s'est décidé,
 Si ce qu'on m'a promis me doit être accordé.
 Des honneurs, à la fin, je veux suivre la voie...
 Si je puis réussir, quelle sera ma joie!
 Allez... nul comme vous jamais ne m'obligea...

DUPRÉ.

Ah ! monsieur le baron !...

(Verdier fait un mouvement.)

Le mot me vient déjà !

VERDIER, le caressant du geste.

Flatteur !...

(Il rentre dans son cabinet.)

SCÈNE III.

DUPRÉ, puis LAURENCE.

DUPRÉ.

Maître renard m'a bien montré la route...
 Et c'est vis aux dépens... du banquier qui m'écoute.
 LAURENCE, entrant vivement par la droite, sans
 voir d'abord Dupré, qui s'est rapproché du cabinet
 de Verdier.

Il entre dans l'hôtel... oui, je viens de le voir.
 Pour moi, comme pour lui, parler est un devoir...
 O ciel !... monsieur Dupré !...

DUPRÉ.

Pardon... Mademoiselle

Cherchez quelqu'un ?

LAURENCE.

Moi... non... Mon père vous appelle,

Je crois...

DUPRÉ, étonné.

Monsieur Verdier ?... Il me quitte à l'instant...
 Que peut-il me vouloir ?...

LAURENCE, embarrassée.

Je... ne sais...

DUPRÉ, qui s'est retourné vers le fond et a aperçu
 Valentin.

Ah !... pourtant

Je devine... et je dois soudain battre en retraite...
 (A part.)

Car je soupçonne ici ma présence indiscrette.
 (Il sort par la porte du pau coupé de gauche, au moment
 où Valentin entre par le fond.)

SCÈNE IV.

VALENTIN, LAURENCE.

LAURENCE.

Le voilà...

VALENTIN.

Je rends grâce au hasard...

LAURENCE.

Soyons vrais.

Ce n'est point le hasard... j'attendais...

VALENTIN.

J'espérais

Moi-même vous parler ; car j'ai cru reconnaître
 Que de mes sentiments...

LAURENCE.

Vous en êtes le maître...

Mais vous devez penser bien bien il serait doux
 A ceux qui, chaque jour, forment des vœux pour
 De vous féliciter d'une chance opportune, [vous,
 Et de vous voir ainsi marcher à la fortune...
 Au bonheur !...

VALENTIN.

Le bonheur !... il n'en est point là pour moi,
 Laurence... et j'aurais tort de l'y chercher.

LAURENCE.

Pourquoi ?

Mon père vous l'a dit, vous pouvez y prétendre.

VALENTIN.

Jamais je n'y songeai...

LAURENCE.

Pourtant...

VALENTIN.

Veuillez m'entendre...

Oh ! ne supposez pas que, manquant de fierté,
 Et de mes droits sentant l'infériorité,
 Je voie en cet hymen un honneur trop insigné.
 Sans orgueil, je croirais n'en être pas indigne...
 Et je le prouve assez quand, plus présomptueux,
 Cent fois plus haut encor j'ose élever mes vœux.

LAURENCE.

Plus haut ! Comment, monsieur ?

VALENTIN.

Daignez me laisser croire

Que mon espoir en vous ne fut point illusoire,
 Laurence, et qu'en ces lieux, près de vous assidu,
 Quand je n'osais parler, vous m'avez entendu.

LAURENCE, avec joie, à part.

Ah !

VALENTIN.

Vous pouvez alors facilement comprendre
 Que votre trouble ait dû, ce matin, me surprendre.
 Eh quoi ! Laurence aurait pu penser que mon cœur,
 Etouffant à la fois la tendresse et l'honneur,
 Ce cœur qui n'a pas craint de porter son hommage
 Sur un trésor du ciel, sur son plus noble ouvrage,
 Irait chercher ailleurs un plus heureux retour,
 Et par un vil calcul escompter son amour ?
 Non, son esprit trop droit, son âme trop sensée,
 Ne saurait concevoir une telle pensée.

LAURENCE.

Pardonnez, Valentin... par l'amour et l'orgueil
 Je suis heureuse et fière !... et, quel que soit l'accueil
 Qu'à nos vœux mutuels ma famille prépare,
 Devant vous, sans rougir, à mon tour je déclare
 Que si mon cœur conçut quelque soupçon jaloux,
 C'est que je me croyais trop peu digne de vous.

VALENTIN. [père
Que dites-vous, Laurence!... Ah! lorsque votre
Rêve d'autres projets, c'est en vous que j'espère...

LAURENCE. [bien
Comme moi maintenant en vous... Mais croyez
Que mes beaux prétendants de moi n'oublieront
Je me sens en état d'affronter la tempête, [rien.
Car mon cœur mar le foi d'accord avec ma tête...

VALENTIN.
Votre tante d'ailleurs nous prête son appui...

LAURENCE.
Peut-être...

VALENTIN.
En doutez-vous?...

LAURENCE.
Et tenez, aujourd'hui,
Pour la première fois, je l'évite... et je tremble
Que son œil inquiet ne nous surprenne ensemble...

VALENTIN.
Je pars...
LAURENCE, lui tendant la main.

Qu'il ne soit donc, bravant toute autre loi,
Que moi pour Valentin, que Valentin pour moi.
(Valentin lui baise la main et sort par le fond.)

SCÈNE V.

VERDIER, M^{lle} VERDIER, LAURENCE.

M^{lle} VERDIER, sortant du cabinet de Verdier, bas, à
Laurence.

Je ne me trompe pas... Valentin... Imprudente!
Seule avec lui...

LAURENCE, bas et souriant.

C'était nécessaire, ma tante.

Sans l'entendre pourquoi l'aurais-je condamné?

M^{lle} VERDIER, bas, et avec une sorte d'inquiétude.
Il est obscur?

LAURENCE, bas.

À tort je l'avais soupçonné.

VERDIER, qui est entré après sa sœur; il ferme un
calepin sur lequel il écrivait.

Laurence, chère enfant, c'est ce soir que ton père
T'offre deux prétendants, dignes de toi, j'espère...
Je m'en fie à ton choix...

LAURENCE.

Je ne les connais point.

VERDIER. [point.

Ils t'aiment tous les deux... c'est là le premier
Puis ils ont un renom qu'à bon droit tu réclames.

LAURENCE, à sa tante.

Que faire?

M^{lle} VERDIER, bas, à Laurence.

Voir venir... c'est l'adresse des femmes.

VERDIER.

Tu foras mon bonheur aussi, car ton blason
Va du banquier Verdier bien poser la maison.

• Verdier, Laurence, M^{lle} Verdier.

LAURENCE.

Cette réflexion me laisse sans réplique...
Mon hymen est donc presque un hymen politique.
Du monde maintenant les banquiers étant rois,
Leur race est au pays... Comme on vit autrefois,
Fidèle à ses devoirs, toute noble princesse
Sous la raison d'État étouffer sa tendresse,
La fille d'un banquier, moderne potential,
Doit se sacrifier au bonheur de l'État...

VERDIER.

Le mot de sacrifice est injuste, et je pense
Qu'il sera rétracté par ma bonne Laurence...
Je ne te contrains pas... je te dis de choisir.

LAURENCE.

Entre deux seulement... Et si de mon désir
Un autre était l'objet?...

VERDIER.

Un autre?

M^{lle} VERDIER, vivement.

Elle suppose.

VERDIER.

À la bonne heure, au moins...

M^{lle} VERDIER, bas, à Laurence.

Prenez garde, et pour cause.

VERDIER.

Je compte sur ma sœur, sur son prudent conseil,
Pour calmer cet esprit constamment en éveil;
Cette tête est bien jeune et non des plus sensées.

LAURENCE.

Vous l'avez dit, mon père, à ces graves pensées
Je ne dois pas encore me laisser entraîner...
De ma leçon d'anglais j'entends l'heure sonner.

(Elle sort galement par la seconde porte de droite.)

SCÈNE VI.

VERDIER, M^{lle} VERDIER.

VERDIER, la regardant sortir.

Elle me fuit...

M^{lle} VERDIER.

Quel cœur et quel esprit d'élite!

VERDIER.

Chacun en fait honneur à votre haut mérite.

Mais, voyons: trouvez-vous mes projets impru-
M^{lle} VERDIER. [dens?]]

Oui...

VERDIER.

La raison, sans doute, est que les prétendants
Sont nobles...

M^{lle} VERDIER.

Suis-je donc à ce point ridicule?

VERDIER.

Alors, que craignez-vous?

M^{lle} VERDIER.

Mais sur vous on spéculé!

VERDIER.

La spéculation est pour nous tous, ma foi.
Ils y gagnent de l'or; ma fille, un titre... et moi,
Vous savez aujourd'hui quelle route on me fraie.

Mlle VERDIER.

Parfait calculateur, qu'il rien ne vous effraie ?
Leur prodigalité, leurs chevaux et leur jeu...

VERDIER.

S'ils dépensent beaucoup, c'est qu'ils possèdent peu.
Riches, vous les verrez devenir économes... [mes.
Voilà comme aujourd'hui font tous nos gentilshommes.
Laurence est une enfant... Pour elle, songez-y :
Ce soir même à Franville, il faut qu'elle ait choisi.

(S'échauffant tout à coup.)

Vous verrez... Je n'ai rien épargné pour la fête :
Je prétends qu'elle soit et brillante et complète ;
Qu'aux yeux des invités éclate ma splendeur...
Quitte à restreindre après tout notre intérieur.

Mlle VERDIER.

C'est bien ! vivre d'orgueil une seule journée,
Et de privations le reste de l'année !

VERDIER.

Ma sœur !... le sort qu'il me mon, amitié vous fait
N'est pas à dédaigner, ce me semble...

Mlle VERDIER.

En effet...

(Avec douceur.)

Mais au sein de Paris vous m'auriez oubliée,
Sans votre vanité qui fut humiliée.
De mon état obscur votre éclat se tachait ;
Je chantais aux concerts, je courais le cachet,
Et vous ne pouviez pas, sans un tort manifeste,
Me voir continuer ma carrière modeste :
Votre voix m'appela ; mon changement fut prompt.
Du talent d'une sœur je vous sauvai l'affront.
Tel secours bien donné n'est qu'un calcul habile :
Souvent dans un parent qu'on prend à domicile,
J'aperçois une enseigne où le maître orgueilleux
Dit à tous : « C'est ici que l'on est généreux ! »

VERDIER.

Ma sœur !...

Mlle VERDIER.

Ne croyez pas qu'avec plaisir je fronde ;
L'orgueil, je le sais trop, régit tout dans le monde.
Mais que dans votre cœur aujourd'hui triomphant,
Il ne soit pas du moins funeste à votre enfant !

VERDIER.

Mon enfant ! mais si j'ai de l'orgueil c'est pour

Mlle VERDIER, à part. [elle]...

Il appelle cela tendresse paternelle !

.....

SCÈNE VII.

VERDIER, LE COMTE, Mlle VERDIER, UN
DOMESTIQUE, à la porte.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Le comte de Tercy !..

LE COMTE, allant serrer la main de Verdier.

Cher monsieur, votre main...

(A Mlle Verdier.)

Madame... le hasard me permet donc enfin
De vous offrir...

Mlle VERDIER, saluant froidement.

Pardon, une affaire importante...

(Elle sort par la droite, au fond.)

.....

SCÈNE VIII.

VERDIER, LE COMTE.

LE COMTE, à part.

Eh ! eh ! je ne crois pas beaucoup plaisir à la tante.

VERDIER, embarrassé du départ de sa sœur.

Cher comte, excusez-la... Vous devez concevoir
Que de ma bonne sœur la fête de ce soir
Réclame tous les soins...

LE COMTE.

De sa magnificence
Chacun parle déjà... Mais la belle Laurence
En sera, j'en suis sûr, le plus bel ornement.

VERDIER.

A propos, vous m'avez appuyé noblement,
Ce matin, à Versailles...

LE COMTE.

Eh ! monsieur, de mon zèle
Ne m'offrez-vous donc pas récompense assez
Puisse-je l'obtenir !... [belle ?

VERDIER.

Vous l'obtiendrez.

LE COMTE.

J'ai peur,

A ne vous rien céder, qu'ici, pour mon malheur,
Un rival...

VERDIER, inquiet.

Un rival ?

LE COMTE.

J'en ai la mort dans l'âme.

VERDIER, de même, à part.

Sait-il que du baron j'encourage la flamme ?

LE COMTE.

N'ai-je pas vu céans, hier et ce matin,
Un jeune homme ?

VERDIER, à part.

Ale ! ale ! ale !...

LE COMTE.

Un monsieur Valentin ?...

VERDIER, à part.

Je respire.

(Haut.)

Ah ! ah ! ah !... Comment ! vous pourriez

LE COMTE. [croire ?...]

Un amoureux craint tout...

VERDIER.

Non... c'est tout une histoire...

Naguère, Valentin a d'un très grand danger
Sauvé ma sœur, ma fille... et j'ai dû l'engager
A prendre pied chez moi... mais par reconnais-

LE COMTE. [sance...]

Ma foi !...

VERDIER.

Votre frayeur serait presque une offense ;

Veuillez y réfléchir, cher comte... un inconnu,
Sans nom et sans fortune... on ne sait d'où venu.
Quels furent ses parents ? De pauvres gens, sans
A la questionner j'hésite... je redoute [doute...
De blesser son orgueil... il est fier, important...
Le voici.

SCÈNE IX.

VALENTIN, VERDIER, LE COMTE.

VERDIER, à Valentin qui entre par le fond.

Venez donc... Je disais à l'instant

Ce qui vous lie à nous et par quel trait d'au-

VALENTIN. [dacc...]

Le hasard m'a servi, car tout autre, à ma place...

VERDIER.

Vous vous faites toujours trop modeste.

(Au comte.)

Eh, parbleu!

Pour m'acquitter, il faut que vous m'aidiez un peu.

Vous êtes bien lancé... je vous le recommande.

VALENTIN, à part.

Protégé par lui !... Moi !...

VERDIER, au comte.

Votre influence est grande...

VALENTIN.

Monsieur Verdier, de grâce...

VERDIER, bas, à Valentin.

A bas cette fierté!

(Haut, au comte.)

Soyez donc son appui !...

VALENTIN.

Mais...

LE COMTE, d'un ton protecteur.

Je m'y sens porté...

Quand l'hymen va m'unir à la belle Laurence,

Je dois m'unir de même à sa reconnaissance.

(A Valentin.)

Vos talents ? ...

VALENTIN.

Si j'avais désiré quelque emploi,

Déjà monsieur Verdier aurait agi pour moi,

Je l'en aurais prié... Chaque âge a sa puissance...

Aujourd'hui la richesse a toute l'influence ;

Et qui cherche un soutien doit toujours s'appuyer

Non sur un duc et pair, mais bien sur un ban-
[quier.

VERDIER, à part, en se frottant les mains.

Le gallard à raison...

VALENTIN, au comte.

Recevez mon excuse,

Mais votre noble appui, monsieur, je le refuse.

LE COMTE, avec ironie.

Fort bien...

VERDIER, etc. etc.

Vous refusez !...

VALENTIN.

Toute protection

Qui n'aurait pas pour but l'association...

Oh ! j'accepte en ce cas la force mutuelle

Qu'on puise à cette source active et fraternelle ;

Sinon, j'irai toujours, comme j'ai débuté,

Seul avec mon courage et mon activité.

LE COMTE, à part.

Quel est donc ce monsieur ?...

(Haut.)

J'admire ce langage

Et si vous nous disiez...

VALENTIN.

Laissez-moi l'avantage

De mon incognito... puisque vous ne savez

Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

LE COMTE.

L'incognito souvent dénote un homme habile.

Mais qu'auriez-vous donc fait sans un secours

Si vous fussiez parti d'une condition [utile,

Trop obscure et que frappe encor l'opinion ?

VALENTIN.

Bravant l'opinion sur une erreur assise,

Je l'aurais méprisée ou je l'aurais conquise.

VERDIER.

Au fait, ce sentiment est par moi bien reçu.

Mais d'un sang distingué si vous étiez issu ?...

VALENTIN.

Tout distingué qu'il fût, fidèle à mon système,

J'aurais d'abord voulu me distinguer moi-même.

C'est une lâcheté qu'un noble cœur ressent

De devoir tout au nom qu'il reçut en naissant.

Un grand qui ne fait rien pour l'honneur de sa race,

Du rang de ses aïeux mérite qu'on l'efface.

S'il joint son propre éclat à leur nom glorieux,

Il recommence alors sa race à tous les yeux ;

Il dote son pays d'un souvenir illustre,

Sur son digne blason il jette un nouveau lustre,

Et, par sa propre gloire et sa célébrité,

Laisse un nouvel exemple à sa postérité.

LE COMTE.

Ah ! je le reconnais à cette heureuse veine !

Monsieur est un Caton de race plébétienne,

Sur vous comme sur nous n'épargnant pas les cris,

Et voulant s'établir sur nos communs débris.

Mais arrivez un jour, messieurs les bons spo-

[tres !...

Nous avons nos censeurs et vous aurez les vôtres.

Triomphez seulement... et la critique, alors,

Comme elle a fait de nous, vous prendra corps à

VALENTIN. [corps.

Et ce sera justice... Oh ! pour tout ridicule

La critique a son fouet, la presse a sa férule.

Qu'elles s'en servent donc, et sans jamais broncher,

Dans les mauvais sentiers si l'on nous voit marcher,

Qu'elles frappent sur nous, si le froid égoïsme

De l'or vient prolonger le honteux despotisme ;

Qu'elle frappent encor, si chez nous on peut voir

Marquis du lansquenet, chevaliers du boudoir,

Enrichis par le jeu, ruinés par l'orgie,

Dont l'avenir perdu bientôt se réfugie
 Dans l'appui désastreux, le secours obligé
 Des places de faveur ou d'un hymen d'argent.

LE COMTE. [j'endure

Eh ! mais, mon cher monsieur, pensez-vous que
 Plus long-temps un discours qui passa la mesure ?

VERDIER.

En effet, Valentin, le comte de Tercy
 Ne peut vous pardonner ce qu'il entend ici.

VALENTIN.

Est-ce ma faute, à moi, si la vérité blesse,
 Et si quelqu'un la croit lancée à son adresse ?

LE COMTE.

Qui donc pourrait former des projets aussi bas ?

VALENTIN.

De quoi vous plaignez-vous si vous n'en formez pas ?

VERDIER.

Mon cher, l'allusion était désobligeante...

VALENTIN.

On excepte toujours la personne présente...
 Mais sur moi vous pouvez dire la vérité ;
 Je sors... ne voulant pas, messieurs, être excepté.

(Il sort par le fond.)

VERDIER, au comte.

Pardonnez !...

LE COMTE.

Voyez-vous les airs qu'ils osent
 Nous gâtons ces gens-là. [prendre ?

VERDIER.

Je n'y puis rien comprendre.

Envers lui je veux bien, sans jamais m'oublier,
 Être reconnaissant... mais non pas familier...

Ah ! diable ! voilà l'heure où l'on doit à ma
 Faire un grand versement.. Il faut que je vous

LE COMTE. [laisse.

Ne vous gênez point..

(Verdier entre dans son cabinet.)

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE.

Moi, de ce sauvage-là
 Je dois me défier...

(Apercevant Larriquet.)

Ah ! baron, te voilà.

LE BARON, qui, entré par le fond, se dirigeait vers
 le cabinet du banquier.

Je te trouve à propos.

LE COMTE.

Quoi donc ? quelle nouvelle ?

LE BARON, le considérant.

Eh ! mais, avant qu'ici je ne te la révèle,
 D'où vient l'émotion que je lis sur tes traits ?...

LE COMTE.

Tu le sauras plus tard... Voyons donc !

LE BARON.

J'accourais

Pour parler au banquier, car toujours je redoute
 Quelque accroc... Mais sais-tu qui j'ai vu sur ma
 Dans la cour de l'hôtel ?... Camille... [route...

LE COMTE.

Autre embarras !

LE BARON.

J'ai su l'éviter...

LE COMTE.

Bien !...

LE BARON.

Et j'ai hâté le pas

Pour monter...

LE COMTE.

Imprudent ! elle t'a vu peut-être ?...

LE BARON.

Non...

LE COMTE.

Alors, en ces lieux gardons-nous de paraître...
 Partons...

LE BARON.

Oui, sur-le-champ... Ah ! diable !

LE COMTE.

Il n'est plus temps.

(Ils s'arrêtent l'un et l'autre.)

SCÈNE XI.

LE BARON, CAMILLE, introduite par UN DO-
 MESTIQUE, LE COMTE.

LE DOMESTIQUE.

Veillez, madame, attendez ici quelques instans.
 (Il traverse le théâtre et entre dans le cabinet.)

LE COMTE et LE BARON, ne pouvant éviter Camille
 et jouant la surprise.

Camille !...

CAMILLE. [chance ?

Ah ! vous, messieurs !... par quelle heureuse
 La noblesse aujourd'hui visite la finance ?

LE COMTE.

Mais, oui...

CAMILLE.

C'est généreux...

(A part.)

Quelque besoin urgent

Les amène tous deux chez un homme d'argent.

LE COMTE.

C'est Verdier qui reçoit et mes baux et mes rentes...
 (A part.)

Cela fait bien.

LE BARON.

Moi, j'ai des affaires courantes
 Que son caissier me règle à chaque fin de mois.

(A part.)

Cela ne pourra pas me nuire, je le crois.

LE COMTE.

Mais, vous, Camille, vous, pourquoi cette visite ?

CAMILLE.

Le motif ne peut-il se deviner bien vite ?

Après un long congé qui m'a bien réussi,
Je puis avoir affaire aux banquiers, Dieu merci!

LE COMTE.

Hier au soir, de Verdier vous demandiez l'adresse.
Vous avez de l'argent à verser dans sa caisse...
Oh! Londres est généreuse envers vous, cher trésor,
Et les lauriers, là-bas, sont chargés de fruits d'or.

LE BARON.

Aussi, nous vous laissons...

LE COMTE.

A demain soir, méchante!

LE BARON.

A demain, monstre affreux!...

CAMILLE, les saluant.

Je suis votre servante.

(Ils sortent en témoignant leur contrariété.— Au même instant, Verdier sort de son cabinet.)

SCÈNE XII.

VERDIER, CAMILLE.

VERDIER, en entrant et à lui-même.

Rien encore... Ces fonds me feraient-ils défaut!...
Avant la Bourse, ici, pourtant, il me les faut.

(A Camille.)

Vous attendiez, madame... Ah! combien je re-

CAMILLE. [grette...

Ma démarche en ces lieux est peut-être indiscrette.

VERDIER.

Le pourriez-vous penser? Trop heureux si je puis
Vous servir.

CAMILLE.

C'est possible.

VERDIER.

Oh! jamais je ne fais

Semblable occasion...

(A part.)

Quel air aimable et tendre!

CAMILLE.

Un instant suffira... Voulez-vous bien m'entendre?

VERDIER, lui indiquant la causeuse.

On vous entend toujours avec ravissement,
C'est l'emploi du public.

CAMILLE.

Merci du compliment.

(Ils sont assis.)

Le ciel me fit présent d'une heureuse mémoire.

VERDIER.

Pour les jeux de la scène, avantage notoire!

CAMILLE, souriant.

Je veux dire, monsieur, la mémoire du cœur.

VERDIER. [heur!

Ah! c'est pour votre état, dit-on, un grand mal-

CAMILLE.

Moi, je m'en félicite... et c'est ce qui m'engage
A venir...

VERDIER.

Par hasard, ai-je donc l'avantage
De vous avoir rendu quelque service?

CAMILLE.

Non...

Non pas vous... mais quelqu'un qui porte votre
Et dont le souvenir m'a toujours abâtée [nom,
Contre tous les écueils d'une vie agitée.

Hier, à l'Opéra, quelqu'un vous appela.

A mon cœur, aussitôt, ce souvenir parla,

Et me fit rechercher l'honneur de vous connaître.

Je dis: monsieur Verdier! c'est un parent peut-être

D'une personne aimée et que, depuis long-temps,

Je ne puis retrouver dans Paris.

VERDIER.

Je prétends

La chercher avec vous.. Et si je puis vous rendre

Cette personne, objet d'un intérêt si tendre,

Loin d'en être jaloux, j'en serai glorieux...

(Se penchant vers elle.)

Un amoureux, sans doute?...

CAMILLE.

Oh! non... c'est beaucoup mieux!

Un guide aimable et sûr, une femme éminente,

Esprit très distingué, pianiste excellente...

Jamais je ne trouvai de meilleur professeur...

Et je reçus long-temps ses leçons.

VERDIER, à part, et contrarié.

C'est ma sœur!

Diable!...

CAMILLE.

Depuis le jour qu'une loi rigoureuse

Me força d'adopter la carrière épineuse

Où de quelques succès on m'entoure aujourd'hui,

Jamais de mon esprit ses bons conseils n'ont fai.

A ses enseignemens mon cœur reste fidèle;

Et ce nom vénéré... que vous portez comme elle,

Me donne confiance en vous... Monsieur Verdier,

Je dépose en vos mains mou avoir tout entier,

(Elle lui donne un portefeuille.)

Heureuse de le mettre, en ma foi bien sincère,

Sous la protection d'un nom que je révère.

VERDIER.

Tant de délicatesse unie à tant d'attraits!...

(A part.)

(Haut.)

Vraiment, c'est un trésor. Madame, je voudrais

Pouvoir vous présenter la personne d'élite

Que vous veniez chercher... mais... quoique le

Ne puisse humilier, jamais... [mérite

CAMILLE.

Bien... je comprends...

(A part.)

La finance et l'esprit sont rarement parens.

VERDIER, à part. [sarde...

Elle est charmante... et si... Ma foi! je me ha-

CAMILLE, étonnée d'un mouvement de Verdier.

Quoi?

VERDIER se remettant.

Quant à votre argent, madame, je le garde!
Vous avoir pour cliente est un insigne honneur.

(Haut.)

Vous êtes donc enfin heureuse et fortunée ?

Mlle VERDIER.

Heureuse ? non...

CAMILLE.

Comment ! toi ?...

Mlle VERDIER.

Ma destinée,

S'éroulant sans plaisir, était calme du moins.

Long-temps j'ai prodigué ma tendresse et mes soins

A ma nièce, une enfant que l'orgueil de son père

Jette dans un hymen à son bonheur contraire...

Entre un comte, un baron, elle doit faire un choix.

CAMILLE, comme frappée.

Tercy ? Larrieu ?...

Mlle VERDIER.

Sans doute.

CAMILLE.

Eh ! maintenant je vois

Les motifs très prudents de leur fuite soudaine.

Mlle VERDIER. [peine]

Connaisant ces messieurs, vous comprenez sans

Tout ce que notre enfant doit redouter, hélas !

CAMILLE, réfléchissant.

Je comprends, en effet... Eh ! mais, oui, pourquoi

Mlle VERDIER. [pas !...]

Nul moyen d'empêcher...

CAMILLE.

Peut-être.

Mlle VERDIER.

Quoi ?

CAMILLE.

Je pense.

Quel jour concluez-vous cette noble alliance ?

Mlle VERDIER.

On décide ce soir.

CAMILLE.

Le délai n'est pas long...

Mlle VERDIER.

A Franville, une fête a lieu...

CAMILLE.

Pressons-nous donc...

Ils sont rusés... pourtant, on peut les prendre au

[piège.]

Permettez qu'à mon tour, enfin, je vous protège...

Car je puis aujourd'hui vous servir...

Mlle VERDIER.

Qui ? vous ?...

CAMILLE.

Moi !

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

A Franville... ce soir... Le lien sera propice...

Je m'invite...

Mlle VERDIER.

Comment ?...

CAMILLE.

Eh ! comme cantatrice,

Partout je suis reçue... Il faudra combiner

Un concert impromptu... vous pouvez l'organiser...

On m'engage... à prix d'or... et j'accours au plus

[vite...]

Mais c'est bien entendu... ce soir, je vous tiens

Je chanterai gratis... et gratis j'égalerai... [quitte...]

Ah ! mes petits amis, comme je vous jouerai !

Mlle VERDIER.

Ils sont deux !...

CAMILLE.

Je suis femme !... Allons, allons, courage...

D'un oeil serein il faut voir passer cet orage.

Mlle VERDIER.

J'entends mon frère...

CAMILLE.

Adieu !... je pars comme un éclair...

Et vais me préparer... pour chanter mon grand air.

(Elles sortent toutes deux, Camille par le fond, Mlle Verdier par la droite.)

SCÈNE XIV.

DUPRÉ, VERDIER.

VERDIER, entrant le premier.

Elle est partie... Entrez, Dupré... Donc vous me

DUPRÉ. [ditte ?...]

Que l'on a refusé d'honorer vos mérites.

Ils ont en qu'aujourd'hui deux oppositions

Vous font le candidat de leurs élections...

Et dès lors, guerre ouverte ..

VERDIER.

On provoque ma haine :

Tant mieux ! de me venger je ne suis pas en peine...

Leur mépris fait ma force et j'aime leurs affronts...

(Regardant sa montre.) [rons !...]

Une heure !... bien ! dans peu nous nous mesurer-

(Il va prendre son chapeau, qui est sur une chaise au fond.) *

DUPRÉ.

Tu ne prévois donc pas, imprudent ministre,

Par le bien qu'on t'a fait, le mal qu'on peut te faire ?

VERDIER.

A subir les leçons, tu me crois résigné...

Les cartes sont pour moi... Tu perds et j'ai gagné...

Ma puissance dans peu va se faire connaître...

Je me rends à la Bourse... elle est le thermomètre

Qui règle le crédit des hommes du pouvoir...

DUPRÉ.

Bien ! faites-le descendre à zéro dès ce soir !

VERDIER.

Ministre chancelant, ton sort est dans ma caisse !...

(Allant à la porte des bureaux, d'où sortent trois ou quatre agents, leur carnet à la main.)

A la baisse, messieurs.

LES AGENS, avec surprise.

A la baisse ?

VERDIER et DUPRÉ.

A la baisse !

(Tout le monde sort avec animation.)

* Verdier, Dupré.



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un petit salon très élégant et à pans coupés. — La porte d'entrée, au fond, donne sur un boudoir; la porte du pan coupé, à droite, conduit au cabinet de Verdier; la porte du pan coupé, à gauche, et celle du premier plan du même côté, communiquent dans les salons. — A droite, au premier plan, une porte-croisée donnant sur le jardin et le parc. — Sur le devant de la scène, à gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. — La première porte de gauche et la croisée de droite sont couvertes par de larges portières en tapisserie. — Les portes restent fermées, et il fait encore jour.

SCÈNE I.

DUPRÉ, M^{lle} VERDIER, LAURENCE.
 DUPRÉ, allant au devant des dames qui arrivent par le fond. [plaintif]
 Quoi! mesdames, c'est vous! je suis vraiment à Mes ouvriers encor sont occupés à peindre, A clouer, à draper... et vous voilà... c'est mal! Vous ne jouirez pas du coup d'œil général... Voir les préparatifs, c'est renoncer d'avance A toute illusion...

M^{lle} VERDIER.
 Cette folle dépense Et ce luxe princier qu'on affiche en ces lieux, En détail comme en masse attachent peu nos yeux.

DUPRÉ.
 Mais c'est ici, demain, que monsieur votre frère Doit payer le château dans les mains du notaire.

M^{lle} VERDIER.
 Trois millions!...
 DUPRÉ.
 Il doit en apporter bien plus En effets ou billets, valant de bons écus, Pour l'emprunt étranger qu'il signe.

M^{lle} VERDIER.
 A la campagne?
 LAURENCE.
 A Franville?
 DUPRÉ.

Il le faut, puisque pour l'Allemagne L'ambassadeur qui traite avec lui, cette nuit Quitte la capitale et s'éloigne sans bruit.

M^{lle} VERDIER.
 Oh! je comprends alors...
 DUPRÉ.
 Est-ce que l'on transporte Sans un besoin puissant une somme aussi forte? L'Allemand vient au bal, lit les conditions De l'emprunt, signe, et part avec les millions. Tout est bien convenu...

M^{lle} VERDIER, à Laurence.
 Revenons...
 DUPRÉ.
 Pardon, madame. Le comte et le baron, qu'un noble zèle enflamme, Sont arrivés.

LAURENCE.
 Déjà?
 DUPRÉ.
 C'est de la passion.
 De l'ardeur.

M^{lle} VERDIER.

C'est plutôt de l'indiscrétion.

DUPRÉ.

Eh! tenez, je les vois au bout de l'avenue.

LAURENCE, se rapprochant de M^{lle} Verdier.

Ma tante!...

DUPRÉ.

Oui, tous les deux...

M^{lle} VERDIER.

Allons, l'heure est venue

De faire nos apprêts.

(Elles sortent.)

DUPRÉ.

Ils visitent ces lieux

Où tour à tour jadis brillèrent leurs aïeux.

(À lui-même, et regardant toujours dans le parc.)

Ah! puisse l'un des deux être maître à Franville..

Le luxe y règne alors, et j'y deviens utile.



SCÈNE II.

DUPRÉ, VERDIER.

DUPRÉ, à part.

Le patron!...

(Haut.)

Venez donc, monsieur, chacun ici

Vous demande...

VERDIER, entrant, un portefeuille de banquier sous le bras et l'air agité.

À la fin, m'y voilà, Dieu merci!

DUPRÉ, regardant le portefeuille.

D'un portefeuille plein que l'aspect est splendide!

Sur ce cuir rebondi, pas une seule ride!

Vous avez là beaucoup de millions, je crois?...
 VERDIER.

Silence, malheureux!

(Plus bas.)

Oui, mon cher, trente-trois!

En valeurs au porteur... D'abord, avec mystère,

Ce trésor, en lieu sûr, il faut que je le serre,

Là, dans mon cabinet...

(Il sort par la porte du pan coupé à droite; mais auparavant on l'a vu tirer de sa poche la clé de son cabinet.)

DUPRÉ, suivant de l'œil le portefeuille.

Que c'est majestueux!

À cette vue, on prend un air respectueux.

Oh! si je possédais un trésor aussi rare,

Comme j'y veillerais!... Je comprends un avaré!

Mais à propos d'avare... il me faut prudemment Faire approuver les frais du bal... c'est le moment

Avant la fête, il va signer sans rien débattre...
Après, sur chaque article il pourrait bien rabattre.
VERDIER, reparaissant.
Ah! me voilà tranquille en mon domaine...
DUPRÉ.

Eh! oui...
Comme un vieux châtelain.
VERDIER, s'étendant sur un fauteuil.

J'en suis tout réjoui!
(Tirant de sa poche le mémoire que lui a remis l'industriel dans son bureau.)

A propos... ce projet qu'on m'est venu soumettre
Ce matin, vous savez?...
DUPRÉ.

Quelque rêve peut-être...
VERDIER.
Au contraire, parbleu! c'est grand, fécond, nou-
En venant, je l'ai bien médité... [veau...
DUPRÉ.

Quel cerveau!...
VERDIER.
C'est vrai.

DUPRÉ.
Mais maintenant, au diable toute affaire!
VERDIER.

Non... Au sein des plaisirs, c'est encor pour en
Qu'ici mon portefeuille est plein à regorger. [faire,
Je dois payer Franville et l'emprunt étranger.

DUPRÉ.
Je sais... l'ambassadeur va venir?
VERDIER.

Eh! sans doute;
Franville justement se trouve sur sa route...
DUPRÉ.

Ainsi vous signerez au son des violons...
VERDIER.

Et tous mes invités, en quittant mes salons,
Pourront me saluer baron du Saint-Empire.
On va s'en étonner...

DUPRÉ, à part.
On va bien plus en rire.
VERDIER. [L-il?

Mais voyons, pour ce soir, Dupré, tout marche-
DUPRÉ.

N'en suis-je pas chargé?
VERDIER.
Soit... vous êtes subtil,
Habile, je le sais... mais fort sur la dépense.
DUPRÉ.

J'ai joint l'économie à la magnificence.
VERDIER.

Sage principe... Ainsi, la fête aura son prix?
DUPRÉ.

A Franville, ce soir, nous aurons tout Paris.
VERDIER.

Le Paris élégant?...
DUPRÉ.
Voyez plutôt la liste.

Pour se faire inviter, chacun suivait ma piste.
VERDIER, lisant une double feuille de papier que lui
donne Dupré.

Bien! très bien! encor mieux!... Diable! je vois
Vous avez invité Dumontal? [un nom...]

DUPRÉ.
Pourquoi non?...

VERDIER.
Il est taré.

DUPRÉ.
C'était l'opinion commune...
Il ne l'est plus.

VERDIER.
Vraiment?
DUPRÉ.

N'a-t-il pas fait fortune?
VERDIER, lisant encore.
Et le petit Fortenil?... cela ne tient à rien.

Un insolent... un fat!
DUPRÉ.
Qu'importe!... il polke bien.

On le reçoit chez soi, mais on ne le salue
Jamais, quand on se croise avec lui dans la rue.
VERDIER.

Quoi! les dames Bourdais... qui tiennent le comp-
DUPRÉ. [toir?

Marchandes le matin, élégantes le soir.
Sous les plumes et l'or qui peut les reconnaître?
VERDIER.

Des marchands! vous verrez... ça va me compro-
DUPRÉ. [mettre.

De vous contrarier je n'eus jamais dessein.
(A part, pendant que Verdier parcourt la liste.)

Aujourd'hui, le bureau fait fi du magasin;
Le magasin, déjà fier, aristocratique,
A son corps défendant fraie avec la boutique;

A la boutique aussi l'établi fait horreur,
L'établi de l'échoppe à son tour a grand peur,
Et je crois que l'échoppe, en son humeur altière,
Commence à mépriser le modeste éventaire!...

D'orgueil, de vanité, tout n'est que ricochet.
(Voyant Verdier qui sourit complaisamment.)

A son sourire, on voit qu'il trouve son hochet.
VERDIER, avec emphase.
Le comte de Soreuil! le marquis de Vareille!
Voilà des noms connus qui restent dans l'oreille!

DUPRÉ.
Tout grands que soient ces noms, vous leur faites
VERDIER, se levant. [honneur.

Il m'en coûtera cher pour autant de bonheur!
DUPRÉ.

Quand un ordonnateur intelligent, habile,
Dirige de valets un personnel docile,
De restreindre les frais il est mille moyens.

Éclairage, souper, buffet, musiciens...
Sur chaque grand article on peut, avec adresse,
Porter l'économie.

VERDIER.
Et sans que ça paraisse?...
DUPRÉ.

En rien... Vous avez là le programme... voyez;
Et je ne doute pas que vous ne l'approuviez.

VERDIER, regardant la seconde feuille.
Mais d'articles, Dupré, la série est immense.

DUPRÉ.

Eh ! ne jugez donc pas, monsieur, sur l'apparence. Attendez... Au jardin j'ai fait dresser des ifs Et des feux d'artifice... A ces préparatifs, D'une fête en plein air on se promet la joie ; Mais c'est pour les yeux seuls que cela se déploie. Des apprêts qu'en ces lieux chacun admirera Une part doit servir... l'autre vous restera. Les fêtes sont chez nous sujettes aux orages ; Et si nous remettons, par nos calculs fort sages, Bombes, gerbes, soleils à l'ombre, sous l'auvent, Nous en accuserons ou la pluie ou le vent. Ainsi l'ordonnateur qui connaît son affaire, Sait profiter de tout... même de l'atmosphère.

VERDIER.

Bravo ! ce qui sera cette nuit respecté Pourra très bien servir pour nos fêtes d'été.

DUPRÉ.

Voilà ce que j'appelle un faste... économique.

VERDIER.

Eh ! oui ; mais essayez, mon cher, votre tactique Sur le buffet d'abord, sur le souper enfin... Tentez donc d'apaiser et la soif et la faim !

DUPRÉ.

Ne pouvant les calmer, du moins je les amuse : Où la force succombe, on pratique la ruse. On a l'art de grouper les chiffres, Dieu merci ! L'art de grouper les mets est découvert aussi. Le souper est servi... Quelle sublime extase ! C'est un coup d'œil charmant ! D'éloges on écrase L'amphitryon, qui rit et se laisse louer. Des chefs, toujours au fait du jeu qu'on va jouer, Comme pour découper, par de grands coups de [maître,

Enlèvent tout de table, et font tout disparaître ; Puis revient la livrée, offrant de toutes parts, Sur de grands plats d'argent, quelques morceaux [sépara.

Chaque servant s'agite, accourt, va, se démeûne ; Un cri l'appelle au loin, un autre le ramène. Sans s'en être servi, l'on change de couvert, Et sans avoir mangé, l'on arrive au dessert. Nul ne peut soupçonner un pareil artifice ; Tous avaient admiré le luxe du service... Et chaque bout de table accuse l'autre bout D'accaparer les plats, grâce au riche surtout Dont les fleurs, s'élevant en montagnes perfides, Arrêtent les regards loin des assiettes vides.

VERDIER.

Ah ! ah ! ah ! c'est parfait !... Quel homme ! En vérité Je ris de ce festin si bien escamoté. [rité,

DUPRÉ.

Quand on sait calculer, toujours on s'y retrouve.

VERDIER. [prouve !

Oui, certe... Aussi, mon cher, aveuglément j'ap- (Il va signer à la table à gauche.) Ses plans d'économie embrassent chaque objet.

* Verdier, Dupré.

DUPRÉ, à part.

Et voilà comme on fait passer un gros budget ! (Regardant par la porte-croisée.)

Ah ! nos deux prétendants...

VERDIER.

Tous deux ! Je le regrette.

Il aurait mieux valu qu'un double tête-à-tête M'eût laissé le moyen de les juger à part. Les craintes de ma sœur... N'importe, sans retard Je veux adroitement sonder leur conscience, Et voir lequel sera digne de ma Laurence.

DUPRÉ.

Il sont d'un noble sang...

VERDIER.

D'accord ; mais le vainqueur Doit posséder aussi la noblesse du cœur.

SCÈNE III.

LE BARON, VERDIER, LE COMTE, DUPRÉ.

LE COMTE, entrant par le fond, au Baron.

A vos rôles.

LE BARON, bas, au Comte.

Très bien !

DUPRÉ, à part.

Tous les deux !... Il me semble

Qu'ils vont se nuire.

LE COMTE.

Ici nous arrivons ensemble...

Car nous sommes surpris... Oh ! cela n'est pas [bien...

Quoi ! nous étions rivaux, et vous n'en disiez rien ! DUPRÉ, à part, les observant.

Ah ! je crois deviner...

VERDIER.

C'est par délicatesse...

A chacun de vous deux, messieurs, je m'intéresse Pareillement... et quand, presque le même jour, Vous m'avez confié vos vœux et votre amour, J'ai senti dans mon cœur un embarras extrême ; Car enfin, mes amis, vous estimant de même, Devrais-je refuser le comte ?

LE BARON, avec vivacité.

Non vraiment !

VERDIER.

Pouvais-je refuser le baron ?

LE COMTE, même jeu que le Baron.

Nullément !

DUPRÉ, à part.

C'est cela !...

LE COMTE.

Nous devons approuver la balance Que vous établissez... La charmante Laurence Mérite bien qu'un père, entre mille rivaux, Pèse les qualités ainsi que les défauts.

LE BARON.

Le soin que vous prenez est juste, je l'avoue...

Mon cœur peut en souffrir, mais ma raison le loue.

VERDIER, transporté.

C'est délicat, c'est grand ce que vous dites là !...

DUPRÉ, à Verdier, avec exagération.

Avec plus de raison jamais on ne parla.

VERDIER, à part.

Et ma sœur qui prétend...

LE BARON.

Un père de famille

Doit connaître l'époux qu'il destine à sa fille.

VERDIER, à part, et joyeux.

Je voudrais que ma sœur...

LE COMTE.

Décédez entre nous,

Sans redouter l'effet d'un sentiment jaloux.

Quant à moi, je suis fier du rival qu'on me donne.

LE BARON.

Moi, je puis sans rongir lui céder la couronne.

VERDIER, avec explosion.

Voilà de la noblesse !

DUPRÉ, l'inditant.

Oui, certes, en voilà !

VERDIER, à part.

Je les embrasserais, si ma sœur était là.

DUPRÉ, bas, à lui-même.

J'ai compris.

LE BARON, à Tercy.

Qui fera le bonheur d'une femme

Mieux que toi ?

LE COMTE, passant auprès du Baron, et lui serrant la main.

Toi, mon cher...

DUPRÉ, à part.

Mutuelle réclame...

(A Verdier, qui s'est rapproché de lui.)

C'est dans le sang !

VERDIER.

C'est vrai !... quels débats généreux !

On se croirait encore aux jours des anciens preux.

LE BARON.

Nous combattrons, monsieur, mais avec courtoisie.

VERDIER, à Dupré, dans le plus grand enthousiasme.

Trouvez ces sentiments dans notre bourgeoisie !

SCÈNE IV.

LE BARON, LE COMTE, Mlle VERDIER,
CAMILLE, en toilette de bal, VERDIER,
DUPRÉ.

DUPRÉ.

Camille !

LE COMTE, à part.

O ciel !

LE BARON, à part.

Ici !... par quel hasard fatal !...

VERDIER.

Eh quoi ! belle Camille...

Mlle VERDIER.

Oui, je l'amène au bal.

(A Dupré.)

C'est moi, monsieur Dupré, qui répare vos fautes.

Vous avez oublié le concert... et nos hôtes
S'en seraient étonnés à bon droit... Aujourd'hui,
Parmi tous les plaisirs, la musique est celui
Dont on peut se passer le moins.

DUPRÉ.

C'est vrai, madame.

Pour cet oubli complet, je mérite le blâme ;

(Montrant Camille.)

Mais pour tout réparer vous choisissez si bien,
Que le plus exigeant ne peut désirer rien.

CAMILLE.

Eh quoi ! toujours galant !...

DUPRÉ.

Eh quoi ! toujours modeste !

LE COMTE, bas, à Larricot.

Sa présence, baron, va nous être funeste.

VERDIER, à Dupré et à Camille.

Vous êtes donc amis ?...

DUPRÉ.

Des meilleurs.

CAMILLE.

Des plus vieux.

Cher comte, cher baron, de vous voir en ces lieux
Je suis vraiment ravié.

LE BARON, affectant de l'assurance.

On ne saurait surprendre

Plus agréablement.

VERDIER.

J'étais loin de m'attendre...

Mlle VERDIER.

Ce matin, vous avez méconnu votre sœur ;

J'ai voulu vous montrer que l'ancien professeur

Méritait son renom... car d'une telle élève

On peut, je crois, tirer vanité.

VERDIER, avec embarras.

Faisons trêve

A tout reproche...

CAMILLE.

Eh ! mais...

VERDIER.

Je demande merci.

DUPRÉ, à part, en regardant les jeunes gens.

Hum ! tous deux voudraient bien qu'elle fût loin

CAMILLE, à Verdier. [d'ici.

Pour l'accueil que je dois à votre bienveillance,

Veillez croire, monsieur, à ma reconnaissance.

Mlle VERDIER.

C'est nous la témoigner, Camille, doublement,

Lorsque vous devancez l'heure...

VERDIER.

Certainement.

CAMILLE.

D'un salon inconnu je suis inquiétée,

Et j'y viens de ma voix essayer la portée.

VERDIER.

Il faudrait nous choisir, parmi vos airs du jour,

Une invocation... à l'hymen... à l'amour...

CAMILLE, avec intention.

A l'hymen ?... Et pourquoi ?

VERDIER.

Mais le bal qui s'apprête

Pourrait fort bien ce soir devenir une fête
De fiançailles.

CAMILLE avec intention marquée.

Vrai?...

LE BARON, bas, à Tercy.

Diable! nous y voilà.

DUPRÉ, à part.

Comment parviendront-ils à se tirer de là?

CAMILLE.

Oui, vous avez, dit-on, une charmante fille.

VERDIER.

Qui va bientôt quitter le nom de sa famille
Pour un nom glorieux.

LE COMTE, à part.

Aïe! aïe! aïe!...

CAMILLE, sans perdre de vue le Comte et le Baron.
Et je crois

Que de nombreux rivaux doivent briguer son choix.
Comme elle, quand on est et jeune, et belle et sage,
Et quand on a... surtout la fortune en partage,
On est si recherché!...

LE COMTE.

Avez-vous donc pensé

Que l'or prime l'amour en un cœur haut placé?

CAMILLE.

S'il ne le prime, hélas! au moins il le balance.

Mlle VERDIER, à part.

C'est bien! je la comprends...

LE BARON, bas, à Tercy.

Les mots qu'elle nous lance

Montrent qu'elle est piquée...

LE COMTE, bas, au Baron.

Eh! cela se conçoit...

CAMILLE.

Votre fille est un ange... et pourtant, quel que soit
Le prétendant à qui votre bonté l'accorde,
Votre main va jeter la pomme de discorde.

(A Larriuel et à Tercy, avec finesse.)

N'est-il pas vrai, messieurs?

LE BARON.

Non... par nos sentimens

Nous jugeons ceux d'autrui... Dans de pareils mo-
Au bonheur d'un rival on peut porter envie, [mens,
Sans pour cela briser l'amitié qui vous lie.

(Il serre la main au Comte.)

CAMILLE, à elle-même, avec étonnement.

Entre eux, de l'amitié!...

VERDIER, allant serrer la main aux jeunes gens.

Bravo! voilà du cœur.

Mlle VERDIER, bas, à Camille.

Eh bien! vous l'entendez...

CAMILLE, bas, à Mlle Verdier.

Ah! maintenant, j'ai peur

De ne point réussir...

VERDIER.

Comme chacun exprime

De nobles sentimens!

CAMILLE, à elle-même.

Quel accord!

DUPRÉ, à Verdier.

C'est sublime!

LE BARON.

Pour revenir bientôt nous partons à l'instant.

VERDIER.

Très bien!...

Mlle VERDIER.

Un piano, Camille, vous attend.

CAMILLE.

Pour m'essayer... Merci!... Guidez-moi, je vous

VERDIER. [prie...]

Allons, mon cher Dupré, de la galanterie.

(Dupré donne la main à Camille et la conduit. — Le
Baron et le Comte sortent après eux. — Arrivés au
boudoir, ils tournent à droite; Dupré et Camille, à
gauche.)

oo

SCÈNE V.

Mlle VERDIER, VERDIER.

VERDIER.

Vous voyez, le bonheur est dans chaque parti.

Mlle VERDIER.

Mais le bonheur dépend d'un hymen assorti.

VERDIER.

Ma sœur, croyez-en donc ma vieille expérience,

Et représentez-vous la superbe existence

D'une femme élevée en rang, en dignités...

Que d'éclat! que d'honneurs et de félicités!

Elle brille à la cour, à la ville... pour elle,

La mode tous les jours change et se renouvelle;

Nul ministre à sa voix n'a jamais résisté;

On fait droit au placet par sa main présentée,

Et c'est dans ses salons que la vogue enchaînée

Frappe pour le public les gloires de l'année.

La grandeur! la grandeur, voyez-vous, tout est là!

Avec votre raison répondez à cela.

Mlle VERDIER. [flamme,

Mon frère, vous venez, le cœur chaud, l'œil en

De peindre avec éclat la haute et grande dame;

Mais de ce beau portrait à l'élégant profil,

Au bout du compte enfin, voyons, que reste-t-il?

Oui, la ville et la cour la désirent, l'envient,

L'admirent un moment, et puis la calomnie.

Jeune fille, à ses yeux tout se peignait en beau;

Jeune femme, elle voit s'obscurcir le tableau.

Un mari la trahit quand elle est pure encore,

Un amant corrompu bientôt la déshonore.

Mais le temps des amours vient-il à s'éclipser?

Voyez d'autres erreurs pour elle commencer.

Sitôt qu'un goût s'endort, un autre goût s'éveille,

La voilà transformée en Corinne, en merveille;

Car, voyant jour par jour s'éteindre sa beauté,

Elle veut devenir une célébrité.

Décriée à seize ans, à dix-huit ans fanée,

A vingt-cinq, de fortune et d'attraits ruinée,

A trente ridicule, et sans cesse courant

Sur les pas du bonheur... qu'elle rêve en mourant.

Maintenant regardez cette modeste épouse,

De plaire à sa famille uniquement jalouse,

Voyez-la s'entourant, dans ses goûts élevés,
D'esprits intelligens et de cœurs éprouvés ;
Laisant passer le temps, sans compter les années,
Elle égrène ses jours en heures fortunées...
Alors, à tous les yeux, l'attrait de la bonté
Remplace sur son front l'éclat de la beauté ;
Alors de ses bienfaits la brillante auréole
Vient la dédommager d'une gloire frivole ;
Alors elle vieillit au sein de souvenirs
Calmes et purs, enfans de ses nobles loisirs.
Voilà comme je rêve une femme... et c'est elle
Que Laurence voudrait accepter pour modèle ;
Voilà, mon frère, après un hymen fortuné,
L'exemple que Laurence à tous aurait donné !

VERDIER.

Croyez-vous, pour fournir cet exemple honorable,
Qu'une obscure union, seule, soit favorable ?
Elle aura titre, argent... que lui faut-il de plus ?

Mlle VERDIER.

Presque rien... un mari comprenant ses vertus.

VERDIER.

Ah ! vraiment !...

Mlle VERDIER.

Un mari digne d'elle, vous dis-je.

VERDIER.

Savez-vous où se tient ce phénix, ce prodige ?

Mlle VERDIER.

Peut-être...

VERDIER.

Ah !... c'est fort bien... Dites-lui donc sans fard,
Tout prodige qu'il est, qu'il arrive trop tard.

(Il sort.)

Mlle VERDIER, le suivant.

Vous me fuyez... mais moi, sans me laisser abattre,
Jusqu'au dernier moment je saurai vous com-
(Elle revient.) [battre.

Le bonheur de Laurence est un dépôt sacré
Dont je dois rendre compte, et je le défendrai
Après d'un père aveugle... Ah ! la voici, cou-
[rage !

Près d'elle, mon devoir prend un autre langage.

SCÈNE VI.

LAURENCE, Mlle VERDIER.

LAURENCE, venant de gauche.

Mon père sort d'ici... vous venez de le voir,
De lui parler. . . Allons, donnez-moi de l'espoir.

Mlle VERDIER.

Laurence, mon enfant, vous allez me promettre
D'écouter la raison... enfin, de vous soumettre.

LAURENCE.

Jamais !

Mlle VERDIER.

Il le faut.

LAURENCE.

Quoi ! vous voulez, sans retour,
Que j'abjure et j'immole aujourd'hui mon amour ?

Mlle VERDIER.

Obéir, c'est courage.

LAURENCE.

Obéir, c'est faiblesse !

Mlle VERDIER.

[dresse

Est-ce vous qui parlez ? S'il faut que ma ten-
Gémisse sur des maux qu'on peut prévoir d'ici,
Me faudra-t-il pleurer sur vos fautes aussi ?
Dites ?...

LAURENCE.

Non ; je saurai, m'éloignant de l'abîme,
Renoncer au bonheur bien plus tôt qu'à l'estime.
Tout dépend du chemin qu'enfant nous nous
[traçons ;

Et moi, je me souviens de vos nobles leçons.
Vos préceptes, puisés aux plus limpides sources,
M'ont contre l'infortune enseigné des ressources.
Mais ils ne m'ont pas dit qu'il fût, au fond du
Des consolations contre le déshonneur. [cœur,

Mlle VERDIER.

Ces dignes sentimens retrempent un courage.

LAURENCE.

Mais, au lieu de courber mon front devant l'orage,
Ne puis-je conjurer mon naturel appui ?
Je verrai mon père.

Mlle VERDIER.

Eh ! n'espérez rien de lui.

LAURENCE.

N'abandonnez donc pas votre fille chérie !

Mlle VERDIER.

Moi ! lorsque vous avez le plus besoin d'amie !

LAURENCE.

Et de mère... Oh ! soyez la mienne dans ce jour !
Protégez Valentin aussi ! De notre amour
Défendez-nous tous deux... Il vous sauva, ma tante ;
A votre tour, pour lui soyez compatissante ! .

(Comme par inspiration.)

Non, qu'il parte plutôt, tout nous en fait la loi.

Au moins, qu'il soit heureux loin d'ici, loin de
[moi.

Mlle VERDIER.

Qu'il parte... Comme vous j'avais cette pensée ;
Dans ce noble désir vous m'avez devancée :
C'est bien... je vais le voir... bientôt il m'entendra ;
Votre seul intérêt le déterminera.

LAURENCE.

Mais non... si j'étais.

Mlle VERDIER.

Y pensez-vous ?...

LAURENCE.

Deux lignes.

Quelques mots seulement... bien simples et bien
Que vous dicterez... [dignes...

Mlle VERDIER.

Non...

LAURENCE.

Vous refusez ?... pourquoi ?...

Je n'ajouterai rien... vous lirez après moi.

Mlle VERDIER, à Laurence, qui allait vers la table.
Arrêtez !...

LAURENCE.
Il le faut.

M^{lle} VERDIER.

Ab! de cette insistance,
Ainsi que le devoir, la dignité s'offense.

LAURENCE.

A ce dernier désir je vous vois résister?

M^{lle} VERDIER.

Mon enfant! mon élève... ah! daignez m'écouter.

LAURENCE.

Aimez-vous votre enfant? aimez-vous votre élève?

M^{lle} VERDIER.

Je vous vois, vous entendis, et je crois que je rêve...
Vous aimer!... Qu'ai-je fait tant de nuits et de

LAURENCE, avec résolution. [jours?

Rien... si vous refusez de me prêter secours
Contre le sort jaloux, contre un père barbare.
Ce supplice du cœur, qu'ici l'on me prépare,
Je veux le fuir.

M^{lle} VERDIER.

Le fuir!... vous!... Votre passion

Vous égare à ce point que, sans réflexion,
Vous parlez de quitter un père qui vous aime,
Qui dans votre bonheur met sa vanité même...
Et qui n'est inflexible, en voulant votre bien,
Que par aveuglement sur le choix du moyen!...

LAURENCE.

Quoi! contre l'avenir dont mon âme s'alarme,
Je n'ai que des conseils... et jamais une larme...
Pas même dans vos yeux?...

M^{lle} VERDIER.

Ab! trop cruelle enfant!

LAURENCE.

Eh! quel sera mon sort, si nul ne me défend?
Me faudra-t-il souffrir... et mourir?...

M^{lle} VERDIER.

Fille ingrato!

C'est ainsi que pour moi votre tendresse éclate!
Qui va-t-on accuser d'un tel égarement?
Moiselle... et vous voulez mecauser ce tourment,
Vous, vous qui me donniez le plus doux nom?...

LAURENCE, vivement et avec tendresse.

Ma mère!

Oh! oui, votre terreur est juste... elle m'éclaire...
(Avec effort.)

Cette haute raison toujours me guidera...

Mon cœur sera brisé... mais il obéira...

(Elle veut tomber à ses genoux.)

M^{lle} VERDIER.

Dans mes bras! dans mes bras!...

LAURENCE.

Ciel! Valentin!

M^{lle} VERDIER, la pressant sur son sein.

Prudence!

Ma fille, en ce moment, ton dévouement commence.

SCÈNE VII.

LAURENCE, M^{lle} VERDIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Quelle agitation se lit dans vos regards,

Mesdames!

LAURENCE, s'avançant vers Valentin.

Valentin!

(M^{lle} Verdier lui fait un signe; elle reprend.)

Oui, ma tante, je pars...

A l'instant...

VALENTIN.

Vous savez l'intérêt vif et tendre...

LAURENCE, avec contrainte.

Le devoir m'interdit, monsieur, de vous entendre.

Désormais, de vous fuir tout me fait une loi.

Puissiez-vous être un jour moins à plaindre que

(Elle sort par la gauche.) [moi!

SCÈNE VIII.

M^{lle} VERDIER, VALENTIN, puis LAURENCE.

VALENTIN, à part, pendant que M^{lle} Verdier voit
sortir Laurence.

L'espérance à mon cœur est-elle donc ravie?...

(A M^{lle} Verdier, avec une douce sensibilité.)

Madame... un amour vrai dure toute la vie;

On s'épuise en douleurs, on se tue en combats,

On souffre, on se résigne... et l'on ne guérit pas...

Homme, je puis briser une douleur profonde

Dans les travaux actifs, dans les luttes du monde.

Mais femme, que peut-elle en son isolement?

Concentrer son chagrin et souffrir en aimant!

M^{lle} VERDIER.

Qui faut-il accuser de ce sort difficile?

Celui qui vint troubler l'existence tranquille

D'une enfant... Oui, celui qui nous déguise encor

Ce qu'il est...

(Laurence paraît derrière la portière de la première
porte de gauche; elle se tient cachée, ne se mon-
trant que de temps en temps.)

VALENTIN.

J'attendais, pour vous dire mon sort,

Qu'un seul désir...

M^{lle} VERDIER, vivement.

Parlez!...

(Laurence précède la plus vive attention.)

VALENTIN.

Frappé dès ma naissance

Par le malheur, je fus, dans ma plus tendre en-

[fance,

Recueilli... sur la borne... où de froid et de faim,

Ma mère se mourait, en me donnant le sein.

Mon père, un vieux soldat, était mort avant elle...

Du milieu de la foule où son instinct l'appelle,

S'avance un ouvrier... Chez eux c'est très com-

[mun.

Je n'avais pas d'enfant, dit-il, Dieu m'en donne un!

Il me prend, et dès lors, sur son gain bien mo-

[dique,

Me nourrit, m'éleva comme enfant de fabrique.

* M^{lle} Verdier, Laurence, Valentin.

Mais un jour... jour cruel ! il mourut dans mes
[bras!...

Plus tard, à l'étranger je dirigeai mes pas...
Tour à tour apprenti, compagnon, contre-mâitre,
J'acquis un avenir, un état, un bien-être.
Bientôt, un grand projet, que j'osai concevoir,
A mes yeux éblouis fit luire un noble espoir...
Alors à mon pays je brûlai d'être utile.
Je quittai mon usine et revins à Franville...
Je revis la fabrique où pauvre on m'éleva...

Mlle VERDIER.

Où d'une affreuse mort votre élan nous sauva...

VALENTIN.

Où j'aimai votre nièce... Enfin, pour mon idée,
Que j'avais avec soin nourrie et fécondée,
J'avais besoin d'argent, du crédit d'un banquier,
Et mon projet, pas un n'a su l'apprécier!
De l'or et du travail c'est l'éternelle lutte!
Mais, quand l'idée est forte, on s'acharne, on

[dispute.

Ballotté par les uns, par d'autres rejeté,
Pour mon invention, avec anxiété,
Des obstacles tantôt j'apercevais le terme,
Tantôt je la voyais étouffée en son germe...
Enfin, cent fois déçu, mais non désespéré,
En moi j'ai confiance... et je triompherai!

Mlle VERDIER, à part.

Pauvre rêveur!...

(Haut.)

Eh! quel ! c'est sur une espérance
Que vous compromettiez le bonheur de Laurence!

Hélas!

VALENTIN.

Mlle VERDIER.

De ce bonheur montrez-vous donc jaloux;
Plus que sur elle, ici, je dois compter sur vous.
Vous présent, elle va résister à son père;
Je vous fais cet aveu... Près d'un homme vulgaire,
J'aurais dit : Taisons-nous, ou bien il restera...
Ayant affaire à vous, je dis : Il partira.

VALENTIN.

Eh bien ! je partirai si l'honneur le commande ;
Mais fiez-vous à moi, lorsque je ne demande
Qu'un jour... Il suffira peut-être pour briser
L'obstacle qu'à nos cœurs on prétend opposer...

Mlle VERDIER.

Mais si, demain, l'espoir dont s'entretient votre âme
Était détruit?...

VALENTIN.

Alors, je vous jure, madame,
De ne plus demeurer près de vous un moment.

Mlle VERDIER.

J'y compte... Adieu, monsieur!... Je reçois ce
(Elle sort vivement.) [serment!...

VALENTIN, resté seul, avec réflexion.

Du bonheur je croyais être enfin sur la route...
J'étais sûr d'arriver... et maintenant, je doute...

(Il s'éloigne à pas lents.)

LAURENCE, faisant un pas en avant.

Dien, qui doit dans le ciel tout entendre et tout
De l'oublier ne peut m'imposer le devoir! [voir,
(Valentin se trouve à la porte du fond. — Laurence est
toujours derrière la poitière, bien en vue du spec-
tateur. — La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'à l'acte précédent; seulement, sur la table, brûle un flambeau à plusieurs branches, et l'on voit un grand éclat de lumières dans les salons, à gauche, dont les portes sont ouvertes; celle du fond l'est aussi, et laisse voir le boudoir éclairé, mais moins que le reste des appartements. — On entend une légère musique au lever du rideau.

SCÈNE I.

DUPRÉ, LE COMTE.

DUPRÉ, regardant dans le bal, par la porte du pan
coupé à gauche.

Quel votre oncle, le duc?

LE COMTE.

Sans doute... A cette fête

Il a voulu venir, et cela m'inquiète.
Les salons sont mêlés au diable, et je crains bien
Qu'il ne soit accosté par quelque homme de rien.

DUPRÉ, redescendant la scène avec le Comte.

Il est vrai ! Là-dedans tout n'est pas héraldique,
Et l'on y sent encore un parfum de boutique.
Symbole de la Bourse, aspect fort curieux,
Les contrastes y sont à réjouir les yeux.
C'est la tour de Babel pour les divers langages,
C'est l'arche de Noé pour les divers plumages.

LE COMTE.

Voilà pourquoi, là-bas, je crains de laisser seul
Mon cher oncle le duc... Ah ! ah ! voilà Larrivent.
(La musique cesse.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, parlant dans le boudoir à un gros homme
qui va se perdre dans les salons, à gauche.
Allez, promenez-vous... je ne perds pas vos traces ;
En attendant, prenez des gâteaux et des glaces.

LE COMTE.

Quel est ce gourmand ?

LE BARON.

Paix ! ne parle pas ainsi !
C'est un gros électeur que je pilote ici.
Au faubourg Saint Antoine il est une puissance.

Du banquier, ce matin, il fit la connaissance.
Et le voilà, ce soir, roulant dans ses salons.

DUPRÉ.

Respect à tout Français qui nomme nos Solons.
LE BARON, au Comte.

Par là, tout va bien... mais regarde ce quadrillé :
N'est-ce que pour danser que vient ici Camille ?

DUPRÉ.

Mais non, c'est pour chanter.

(Il remonte la scène.)

LE COMTE, qui est remonté, redescend aussi et gagne
à gauche.

Au diable le concert !

Sa présence nous perd...

LE BARON.

Dis donc qu'elle nous sert !

Le futur repoussé pourra la reconduire.

LE COMTE.

Tu dis vrai ! cet espoir a de quoi nous séduire.

DUPRÉ.

Ah ! je comprends enfin, messieurs, votre complot
Et je vois de chacun quel doit être le lot.
C'est une *Tombola* d'amour et de richesse :

A l'un de vous la femme, à l'autre la maîtresse,
LE BARON.

Plus bas !

DUPRÉ.

Personne.

LE COMTE, qui regarde dans le bal, à part.

Eh ! mais je cherche vainement...

Qu'est-elle devenue ?

LE BARON, à part.

Il faut que promptement

Je rejoigne Camille...

(Regardant aussi.)

Eh bien ! où diable est-elle ?

DUPRÉ, à part, en les observant.

Hum ! combinerait-ils une intrigue nouvelle ?

LE COMTE, comme par inspiration.

Eh ! j'oubliais mon oncle... auprès de lui je cours.

(Il sort par la première porte à gauche.)

LE BARON.

Moi, je vais faire un *whist*... Dupré, votre se-
Pour nos projets d'hymen nous est acquis, je pense,
Et vous apprécierez notre reconnaissance.

(Il sort par la porte du boudoir, et tourne à gauche
pour rentrer dans les salons.)

DUPRÉ, seul.

Bien ! j'aurai sur la dot, pour ma protection,
Cinq pour cent de courtage et de commission...
(Réfléchissant.)

Titres et millions !... comme ici tout s'arrange !
Ce n'est point du trafic... non, c'est du libre-
[échange.]

SCÈNE III.

VERDIER, DUPRÉ.

VERDIER, entrant joyeux par la porte du pan coupé,
à gauche.

Du faubourg, cher Dupré, j'ai vu mon électeur

* Le comte, Dupré, le baron.

Dans les salons il jette un oeil admirateur...
J'ai vu le duc aussi... Dans le bal il promène
Un lorgnon satisfait...

DUPRÉ.

Eh ! je le crois sans peine...

Votre fête...

VERDIER.

Est royale, il faut en convenir.

DUPRÉ.

Mais je manque aux salons.

VERDIER.

Il faut vous y tenir...

(Arrêtant Dupré.)

A propos... cette nuit, pas de feu d'artifice !...

DUPRÉ.

Et pour quelle raison ?

VERDIER, regardant vers la croisée.

Le ciel nous est propice.

Où, je crois qu'il pleuvra... gardons cette moitié
De nos frais... Dans le parc nul ne mettra le pié.

DUPRÉ, à part.

Nous verrons !

(Il sort par le boudoir.)

SCÈNE IV.

VERDIER, seul.

Dans ces lieux je me sens à merveille !
Là mon argent qui dort... là le plaisir qui veille.
Ce bruit... Mais Valentin...

(Observant dans le bal.)

Là-bas... Dans quel dessein

Regarde-t-il partout ? Du baron Laversin
Chercherait-il la fille ? Ou peut-être... j'y pense...
Est-ce lui dont ma sœur me parlait?... Sur

[Laurence

Lèverait-il les yeux ? Oh ! non, je ne crois pas...
Il m'a paru toujours plein de sens... En tout cas,
Je dois adroitement lui faire ici comprendre
Qu'à ce riche lien il ne saurait prétendre...

SCÈNE V.

VALENTIN, VERDIER.

VALENTIN, entrant par la seconde porte, à part.
Où donc Laurence est-elle ?

VERDIER.

Ah ! vous voilà, mon cher.

Eh bien ! ne dois-je pas être heureux, être fier ?
Ma fille... vous savez... ce soir, par ma prudence,
Elle va contracter une noble alliance.

VALENTIN, avec courtoisie.

Ah !... vos vœux sont comblés ?...

VERDIER.

Dans ma position

Pouvais-je être animé de moins d'ambition ?
Non... toute autre union que l'on m'eût proposée,

Avec raison, je crois, je l'aurais refusé,
Car moi-même, aujourd'hui, j'anoblis ma maison.
VALENTIN.

Vous!...
VERDIER.

Baron de Burekthahl... avec un beau blason.
Et demain je le mets sur toutes mes voitures!
VALENTIN.

Bravo!
VERDIER.

Sur mes fauteuils!
VALENTIN.
Fort bien!

VERDIER.
Sur mes tentures...

Sur ma vaisselle aussi!...
VALENTIN.

Quelle preuve de goût!
VERDIER. (tout!...

Sur mes billets de caisse, enfin... partout... par-
La noblesse et l'argent, c'est là ce qui gouverne;
Ce sont les deux ressorts de tout pouvoir moderne.
VALENTIN.

La noblesse, on la voit s'éteindre jour par jour;
La fortune aujourd'hui domine... C'est son tour.
Au cri de la raison, sortez de votre ivresse.
Le temps marche, marchez... Jadis, à la noblesse,
Comme corps collectif et comme individus,
Des droits étaient donnés et des honneurs rendus.
Des privilèges clairs, positifs et palpables [bles ?
Lui furent octroyés!... Où sont des droits sembla-
Que dis-je ?... Au simple aspect chacun était classé:
L'habit seul nous disait un noble au temps passé.
Mais où sont ces édits et ces lois somptuaires,
Sujets des désespoirs de nos chères grand'mères ?
Dans la rue, aujourd'hui, deux hommes à la fois
Passent... quel est le noble et quel est le bourgeois ?
Chacun porte de l'or, des plumes, de la blonde.
Et satins et velours brillent pour tout le monde!
VERDIER.

Phrases que tout cela... L'on en disait autant,
Lorsque Napoléon prit le trône... et pourtant,
Du puissant souverain la haute politique
Rattacha sa noblesse à la noblesse antique.
VALENTIN.

Mais sous l'empire, nul titre avait une valeur,
Un blason y pouvait prendre de la couleur,
Il rappelait un fait de science, de gloire,
Des services rendus, une grande victoire ;
De nobles souvenirs naissaient à son aspect,
Et savaient provoquer l'hommage et le respect.
Mais, à part peu de noms, quelques nobles idées,
Quelles sensations nous seront commandées
Par ces blasons qu'on voit surgir de tous côtés,
Sur les panneaux des chars vers la Bourne em-
[portés ?
Des titres tout nous dit la chute; oui, tout l'atteste,
Et les individus bien plus que tout le reste!

Il leur faut aujourd'hui des décorations,
Des honneurs, des rubans et des distinctions!...
Autant l'habit français rend leur air ridicule,
Autant leur nom va mal avec la particule.
Prononcez-les, ces noms à l'accord plébétien,
Et de les anoblir voyez s'il est moyen!...
Aimez votre origine et restez-lui fidèle ;
Enfant de la roture et baptisé par elle,
Songez, si votre nom a pour vous peu d'appas,
Qu'un *de* souvent l'allonge et ne l'anoblit pas...
VERDIER, avec brusquerie.

Mais, mon cher, savez-vous que cette plaidoirie
Contre les gens titrés passe la raillerie ?
Et que votre langage est presque aussi brutal
Que le premier-Paris d'un journal radical !
Ne trouvez pas mauvais que je m'en formalise.
VALENTIN.

Chez lui qui me reçoit, accepte ma franchise.
VERDIER.
Eh bien ! moi, je vous dis à mon tour, sans façons,
Que vous vous érigez en donneur de leçons.
C'est un genre qu'ici...
VALENTIN, saluant.
Quand on médésapprouve,
Je sais ce que je dois...
(Il va pour sortir.)

SCÈNE VI.

VALENTIN, DUPRÉ, VERDIER.

DUPRÉ, arrêtant Valentin.
A la fin, je vous trouve,
Cher monsieur Valentin!...
VALENTIN.
Moi ?
DUPRÉ.
L'on vous cherche au bal.
VALENTIN.
Qui ?
DUPRÉ.
Monsieur Laverstin.
VERDIER.
Laverstin ?.. mon rival?...
DUPRÉ, à Valentin.
Oui... de ne pas vous voir sa crainte paraît grande...
Il court de tous côtés, à chacun vous demande.
VERDIER, à part.
Laverstin ?.. Si c'était...
(Observant Valentin.)
Qu'a-t-il donc ?
VALENTIN, à part.
Quel espoir !
VERDIER, à part.
Me serais-je trompé ?
(Haut.)
Convenez-en ce soir,
Sa fille...
Valentin, Verdier, Dupré.

VALENTIN.

Non, monsieur ; une affaire majeure
Nous lie... et loin de lui trop long-temps je de-
meure.

(Il sort par la porte qui conduit au houdoir, et tourne
vers le bal.)

VERDIER.

Une affaire!... Dupré, vite, ayons l'œil sur eux ;
Sachons quel intérêt les rapproche tous deux.

DUPRÉ.

Comptez sur moi : je cours, j'écoute, j'examine...
Ce qu'on ne me dit pas, mon instinct le devine.

(Il sort vivement sur la trace de Valentin.)

VERDIER.

Il est adroit ; à lui je puis me confier.

(Il va pour sortir aussi ; Camille, qui entre par la porte
du pan coupé, l'arrête.)

oo

SCÈNE VII.

CAMILLE, VERDIER.

CAMILLE.

Je vous retiens... tâchez de vous justifier.

VERDIER, à part.

Diable !

CAMILLE.

De votre sœur oubliant le mérite,
Vous avez méconnu cette femme d'élite. [guéil ?
Je ne puis m'expliquer... Est-ce ruse, est-ce or-
VERDIER. [d'œil...

Oh ! je vous aurais cru vraiment meilleur coup
Quoi ! vous n'avez pas su deviner ce mystère ?
Je craignais que la sœur n'embarrassât le frère,
Que la reconnaissance où l'une vous plongeait,
De l'autre ne vous fit blâmer un doux projet...
Tout parle contre moi ; mais, si je ne m'abuse,
Vous me pardonneriez... l'amour est mon excuse.

CAMILLE.

Encor ?

VERDIER.

M'auriez-vous donc pris pour un être nul,
N'ayant pour tout esprit que l'esprit du calcul,
Sacrifiant toujours, dans mes rêves austères,
Les affaires d'amour... à l'amour des affaires ?

CAMILLE.

Je croyais qu'un banquier, de tout amour vain-
Portait un lingot d'or à la place du cœur. [queur,
VERDIER.

Un lingot, dites-vous ?... Vos yeux sauraient le
Et l'on pourrait le mettre à vos pieds. [fondre.

CAMILLE.

C'est répondre

Avec esprit... Ce feu si pur et si discret...
Si délicat surtout, peut-être me plairait...
Mais j'ai dans vos salons nombreuse concurrence
D'amoureux, qui pour vous diminueront la chance.
Le comte de Terry, Montal, de Valincourt,
Le baron de Larrieu!...

VERDIER.

Je vous arrête court...

Vous en avez nommé deux que ma voix récusé :
Le comte et le baron...

CAMILLE, souriant.

Jamais je ne m'abuse
Sur ces matières-là... Ce sont précisément
Ceux qui me font la cour le plus assidument.

VERDIER.

Oh ! qui vous la faisaient jadis... cela peut être ;
Mais aujourd'hui, non pas...

CAMILLE.

Certe, ils l'ont fait paraître
Tout à l'heure au salon... et chacun d'eux, à part,
M'a donné rendez-vous... ici même... à l'écart...

VERDIER.

Rendez-vous ?

CAMILLE.

L'un et l'autre...

VERDIER.

Ah ! parbleu, c'est étrange.

CAMILLE.

Et de peur de malheur, il faut que je m'arrange ;
Car ils sont fort jaloux et rivaux sans pitié...

(Appuyant.)

Leur amour se trahit par une inimitié...

VERDIER.

Enx ennemis ? Ah ! ah ! votre méprise est bonne.
Leur penchant mutuel, au contraire, m'étonne.
Leur commun dévouement...

CAMILLE.

Il est grand... C'est au point
Qu'ils ont mis par deux fois le pistolet au poing.

VERDIER.

Depuis peu ?

CAMILLE.

Depuis peu.

VERDIER.

Je ne saurais comprendre...

CAMILLE.

Eh ! voici le baron.

VERDIER.

Je voudrais bien l'entendre...

CAMILLE.

Vous ?

VERDIER, désignant le rideau de la porte-croisée de
droite.

Parbleu !... là...

CAMILLE.

Comment ?

VERDIER.

Oui, oui, c'est mon devoir !
(Il se cache.)

CAMILLE, finement, comme une personne qui a
atalet son hat.

Allons donc !...

SCÈNE VIII.

CAMILLE, LE BARON, VERDIER, cachés.

(Pendant cette scène, on entend une valse bien légère dans la coulisse, à gauche.)

LE BARON, entrant par le boudoir, au fond.
Seul à seul, enfin on peut vous voir.
Du grand salon sitôt que vous êtes partie,
Pour vous suivre en ces lieux j'ai quitté la partie,
Où la veine pourtant me souriait.

CAMILLE.

Eh bien !

Retournez... nous pourrions reprendre l'entretien
Une autre fois.

LE BARON.

Non pas... Mais savez-vous, trahisse,
Que vous trônez ici bien mieux qu'une duchesse?
On vous croirait du sang le plus noble...

CAMILLE.

Merci !

C'est ce que me disait le comte de Tercy !

VERDIER, à part.

L'y voilà !...

LE BARON.

Pouvez-vous me répéter en face

Les éloges d'un fat ?

CAMILLE.

Que faut-il que je fasse ?

Est-ce ma festa, à moi, s'il vous copie en tout ?

LE BARON.

Oui, pour faire penser qu'il est homme de goût...
Il se fait mon Sosie, il cherche, il se modèle;
Reproduisant toujours un calque... peu fidèle,
Si j'avais un défaut, il s'en enrichirait;
Si je prenais un tic, il s'en illustrerait.

CAMILLE. [l'âme?...]

Vous l'aimez donc toujours du plus profond de

LE BARON.

Autant que je vous hais !...

CAMILLE.

Haïte-là ! je réclame.

Vous êtes, m'a-t-on dit au mieux ?

LE BARON, avec étonnement.

Le comte et moi ?...

(Riant.)

Oui... devant le banquier.

VERDIER, à part.

Ah !

CAMILLE.

Pourquoi donc ?

LE BARON.

Pourquoi ?...

(Légerement.)

[semble...]

Une trêve, un seul jour, nous met d'accord en-
Mais là-bas, pour mon jeu l'on m'appelle, il me

[semble.]

CAMILLE.

Oui, je crois, en effet...

LE BARON.

A bientôt, dans le bal.

(Il sort par le boudoir. — La musique cesse.)

CAMILLE, à Verdier.

Vous êtes étonné...

VERDIER, s'avançant vers elle.

Mais...

CAMILLE.

C'est original !

VERDIER.

Une telle conduite a droit de me confondre.

CAMILLE.

Bon, il s'excusera...

VERDIER.

Que pourrait-il répondre ?...

CAMILLE.

Je ne sais... vous vertez...

VERDIER.

Pourquoi ce compromis

Cette trêve signée entre deux ennemis ?...

Mais Tercy ne mérite encore aucun reproche ;

Jusqu'ici nous n'avons entendu qu'une cloche.

CAMILLE.

L'autre, soyez-en sûr, résonne à l'unisson.

Le voici... Rentrez vite...

(Elle va s'asseoir sur un fauteuil, près de la croisée.)

VERDIER, reprenant sa place derrière la portière.

Oh ! la bonne leçon !...

SCÈNE IX.

LE COMTE, CAMILLE, VERDIER, cachés.

CAMILLE.

Quoi ! vous ne dansez plus ?...

LE COMTE entre, en s'éventant avec son mouchoir.

La valse est terminée,

Et je reviens vers vous, l'âme déterminée

A vous bien déclarer que je suis furieux... [yeux,

Quoi ! Larricul un instant ne vous perd pas des

Et les vôtres sur lui se portent sans colère !...

CAMILLE.

Vous êtes fou, vraiment !

LE COMTE.

Larricul n'a pu vous plaire ;

Comment donc souffrez-vous qu'il vous affiche

[ainsi ?]

Donnez-moi des rivaux plus dignes d'un Tercy,

Chez lesquels l'élégance à des talents s'allie...

Mais un Larricul ! si donc ! si cela m'humilie...

Ne sait-on pas qu'il prend l'esprit chez son gan-

[tier,

Le goût chez ses tailleurs ou chez son carrossier,

Et qu'il doit tout cela, sans un espoir probable

De s'acquitter jamais... car il est insolvable ?

CAMILLE.

Le portrait est charmant... et d'une vérité...

Larricul dirait qu'à lui vous l'avez emprunté.

LE COMTE.

Il prétend que je prends son esprit : c'est possible ;
Mais il faut avouer que je le passe au crible.

CAMILLE.

Ah ! la polka, je crois...

(On entend une polka.)

LE COMTE.

Ma danseuse m'attend...

Nous nous retrouverons au bal dans un instant.

(Il sort par la porte du pan coupé.)

CAMILLE, à Verdier qui s'avance.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

VERDIER.

L'impudence est extrême !

CAMILLE.

La cloche est différente, et le son est le même.

VERDIER.

A les préconiser trop longtemps je me plus...

Je fus leur jouet... mais je ne le serai plus...

Que de grâces je dois à votre aimable ruse !

Est-ce intérêt pour moi ?

CAMILLE.

Non pas... cela m'amuse...

(Gaîment.)

Vous voyez clair... Adieu !

(Elle fait une révérence.)

VERDIER.

Vous partez ?

CAMILLE.

Je le dois.

Je vais me reposer pour rassurer ma voix.

Je chanterai bientôt... sur vos bravos je compte,

Car je doute de ceux du baron et du comte.

(Elle rentre dans le bal. — La musique cesse de se faire entendre.)

SCÈNE X.

VERDIER, DUPRÉ.

VERDIER, furieux, à Dupré, qui entre par le
boudoir.

Dupré, si vous saviez !...

DUPRÉ.

Comment ! je suis certain...

VERDIER.

De quoi ?

DUPRÉ.

Mais, des projets de monsieur Valentin.

VERDIER, passant de la colère à la curiosité.

Ah ! j'oubliais... Eh bien ?

DUPRÉ.

Vous savez cette usine,

Du château de Franville incommode voisine ?...

Il l'achète demain... Il y veut exercer

Une grande industrie, et qui viendra verser,

Dit-on, sur le pays le bonheur et l'aisance.

VERDIER.

A ces rêves du jour avez-vous confiance ?

DUPRÉ.

Un rêve... Non, parbleu !... Je l'ai bien entendu !

Et cet industriel qui chez vous s'est rendu,
Pour cette grande affaire à vos calculs soumise,
A monsieur Valentin prêtait son entremise.

VERDIER, étonné.

Et pour ce grand projet il est commandité
Par Laversin ?

DUPRÉ.

Par lui... Crédit illimité...

On dit que, loin d'y voir une chance commune,

Il est sûr d'y doubler son immense fortune.

Et, tenez... les voilà tous deux se promenant...

Bras dessus, bras dessous...

VERDIER, regardant dans les salons.

Oui, oui, c'est surprenant !...

Quoi !... Valentin !...

DUPRÉ.

Déjà chacun se le dispute ;

Entre tous les comptoirs c'est, dit-on, une lutte.

De son projet chacun veut être le banquier

Et le bailleur de fonds...

VERDIER.

Il est bien singulier

Que ce cher Valentin...

DUPRÉ.

Il faut que son idée

Comme très productive ici soit regardée,

Puisque chacun voudrait en être le patron...

C'est en France surtout que l'argent est poltron !...

VERDIER.

Vous l'avez dit, Dupré, je connais cette affaire,

Et n'en dois pas laisser profiter un confrère.

Dites à Valentin qu'en ces lieux je l'attends.

DUPRÉ.

J'y cours sans plus tarder... A demi-mot j'en-

(Il sort vivement.)

(tends.)

SCÈNE XI.

VERDIER, seul.

Je ne sais où j'en suis... Lui, timide et modeste,

Génie industriel !... Eh ! mon Dieu ! tout l'atteste ;

Car Laversin n'agit qu'à coup sûr... Mais pour quoi

Cette extrême réserve affectée avec moi ?...

Si c'était !... noble cœur !... Oui, j'en ai l'espérance ;

Quand ma sœur s'opposait à l'hymen de Lau-

rence,

Elle avait, disait-elle, un phénix, un trésor...

Valentin !... en effet, c'est bien un mari d'or !

Lui, mon gendre !...

(S'animant par degrés.)

Bientôt, par d'adroites amorces,

Dans un même comptoir réunissant nos forces,

Nous doublons, nous triplons nos opérations.

Sur la place, imposant des révolutions,

Nous pouvons commander et la hausse et la baisse ;

Tous les gouvernements viennent à notre caisse

Pour leurs riches emprunts... et déjà je me vois

Et le roi des banquiers et le banquier des rois !

SCÈNE XII.

LAURENCE, VERDIER.

VERDIER.

C'est toi, ma chère enfant ; tu le vois, je m'isole
Pour m'occuper de toi...

LAURENCE.

Quelle bonne parole !

VERDIER.

Je devine aux couleurs qui t'animent le teint
Que tu viens de danser... Est-ce avec Valentin ?

LAURENCE.

Avec lui ?... Non, mon père... Il ne m'a pas priée...

VERDIER.

Eh ! n'en serais-tu pas un peu contrariée ?

LAURENCE.

Moi ?...

VERDIER. (maintien,

C'est un bon jeune homme, à l'élégant
Plein de talent .. d'esprit... ce qui ne gâte rien.

SCÈNE XIII.

CAMILLE, M^{lle} VERDIER, LAURENCE,
VERDIER, VALENTIN.

VERDIER, à Valentin, qui entre par le fond.

Le voilà !

(Allant à lui.)

Comment ! vous, presque de la famille,
On ne vous a pas vu danser avec ma fille,
Valentin ! c'est très mal... réparez donc ce tort.

(Il le fait passer près de Laurence.)

CAMILLE, bas, à M^{lle} Verdier.

Que vous avais-je dit ?... Il y vient sans effort.

VALENTIN, avec étonnement.

Monsieur, je ne saurais vous exprimer ma joie...
Laurence...

(Il s'approche d'elle.)

LAURENCE, bas.

A cet espoir faut-il donc que je croie ?

CAMILLE, à M^{lle} Verdier.

Dans cette illusion laissons-les se bercer.

M^{lle} VERDIER, à Camille.

Que je crains le réveil !

VERDIER.

Allez, allez danser,

Mes enfants...

(Arrêtant Valentin par le bras, au moment où celui-ci
tendait la main à Laurence.)

Valentin, vous reviendrez ensuite

Me parler... m'expliquer votre étrange conduite...

De vos meilleurs amis, quoi donc ! vous vous ca-

(Designant Laurence.) [chez ?...]

Mais d'autres torts par là vous seront reprochés ;

Obtenez son pardon par un excès de zèle,

Et je ne serai pas plus inflexible qu'elle.

(Valentin et Laurence, tout surpris, sortent en se don-

nant la main.)

SCÈNE XIV.

CAMILLE, M^{lle} VERDIER, VERDIER, puis
DUPRÉ.

VERDIER, regardant sortir Laurence et Valentin.
Qu'en dites-vous, ma sœur ? ils sont charmans
[tous deux.]

Un tel hymen, je crois, serait moins hasardeux
Que ceux dont vous avez critiqué la pensée.

CAMILLE.

Et madame, en cela, me paraît fort sensée.

DUPRÉ, arrivant par le boudoir.

Ah ! vous voilà, monsieur, j'accours vous apporter
Deux lettres... On m'a dit qu'il fallait me hâter.
L'une est du duc d'Aston.

VERDIER.

L'électeur de Versailles...

DUPRÉ.

Et l'autre de ce gros fabricant qui travaille
La matière élective au faubourg.

VERDIER, prenant les lettres.

Quel motif ?...

Vraiment, c'est me porter un intérêt bien vif !
Pour me faire arriver ils prennent trop de peine.

(A M^{lle} Verdier et à Camille qui causaient.)

Voyez si je conçois une espérance vaine...

(Les dames se rapprochent. — Verdier lit une des lettres.)

Du duc... « A mes amis, pour être député,

» Quand ce matin je vous ai présenté,

» Je vous croyais sincèrement des nôtres ; [tres.]

» Mais je vois bien que nos goûts sont tout au-

» Dans vos salons, à vos penchans soumis,

» Trop de populaire est admis ;

» Votre tactique est éclaircie,

» Je vous retire net la voix de mes amis :

» Soyez le candidat de la démocratie.

» Le duc d'Aston !... Voilà comment il m'appré-

De Versailles je suis repoussé, c'en est fait ! [rie !]

DUPRÉ.

Mais il vous reste encore le faubourg...

VERDIER.

En effet.

(Ouvrant la seconde lettre et lisant.)

« Votre candidature est morte !

» Au conseil général cherchez donc qui vous porte.

» Vos salons sont remplis de nobles, de puissans,

» Et pour nous vos parquets sont beaucoup trop

» Le peuple ne mord pas à cette facétie : [glissans ;

» Soyez le candidat de l'aristocratie... »

Trahi des deux côtés !

M^{lle} VERDIER.

Des deux côtés puni !

VERDIER.

Si je ne sors de là, je vais être bonni !
Dans leur double grief, même injustice éclate :
L'un me croit démocrate et l'autre aristocrate !...

(Il froisse et jette les deux lettres avec rage.)

CAMILLE.

C'est le chasseur qui court deux lièvres à la fois.

DUPRÉ.

Eh ! mais les électeurs sont encor là, je crois ;
Essayons !...

(Ramassant les lettres, qui sont tombées à ses pieds.)

Si je puis lui rendre un tel service !...

LAURENCE, épirant avec Valentine.

Ma tante, venez-vous ? c'est le feu d'artifice.

CAMILLE.

Courons !

(Plusieurs personnes, hommes et femmes, en costume de bal, passent dans le boudoir, de gauche à droite, et disparaissent. — Mlle Verdier, Camille, Laurence et Valentin sortent par le boudoir et tournent à droite, du côté du parc.)

VERDIER, hors de lui, à Dupré.

Et vous aussi, vous m'avez abusé !...

DUPRÉ.

Quoi !...

VERDIER.

Tout cela devait être économisé,

Bourreau !...

(Allant vers la croisée.)

Voyez, voyez, tout est noir dans l'es-

DUPRÉ.

[pâle.]

Eh ! monsieur, ce n'est là qu'un nuage qui passe.

VERDIER.

Non, pour toute la nuit le temps est pluvieux...

(Il sort.)

DUPRÉ, à part.

On croit voir Harpagon jouant le glorieux !

ACTE CINQUIÈME.

Même décor ; seulement les portes sont presque toujours fermées.

SCÈNE I.

CAMILLE, LAURENCE, M^{lle} VERDIER,
VALENTIN.

(Valentin entre par le boudoir, en donnant le bras à M^{lle} Verdier. — Camille et Laurence les suivent en causant. — Les dames ont un spantelet de bal ou une écharpe, pour indiquer qu'elles viennent du jardin.)

CAMILLE.

Quel bruit et quel éclat ! Cette vive splendeur,
Eblouissant mes yeux, a rassuré mon cœur.
J'ai cru voir, dans ces feux qui diaprèrent l'espace,
L'arc-en-ciel triomphant d'un orage qui passe...
Avez-vous remarqué que depuis un moment
Le héros de Franville est monsieur...

(Valentin et les autres font un geste de doute.)

Oui, vraiment.

Pour lui, monsieur Verdier en est aux prévenances,
Aux soins les plus marqués... je dis même aux

M^{lle} VERDIER.

[avances...]

De son bel avenir, le bruit accredité
A pu faire tourner le vent de son côté ;
Mais ne nous flattons pas : si devant la richesse
Mon frère fait céder son goût pour la noblesse,
A ce caprice il faut faiblement se fier...
L'aristocrate encor peut vaincre le banquier.

VALENTIN.

Madame a bien raison.

CAMILLE.

Oh ! vous, je vous récuse.

LAURENCE.

Je désespère aussi.

CAMILLE.

Non, la peur vous abuse.

Vous nourrissez déjà l'espoir le plus flatter ;
Et pourtant le passé fait vibrer votre cœur,

LES ARISTOCRATES.

Comme un faible roseau courbé par la tempête,
Et qui gémit encore en relevant la tête.

LAURENCE.

Oh ! que vous êtes bonne en agissant pour nous !

CAMILLE.

Eh ! n'ai-je pas reçu mêmes leçons que vous ?

(Elles causent.)

M^{lle} VERDIER, pressant Valentin à part.

Vous, monsieur, si pourtant une vaine apparence
Avait fait dans nos cœurs naître l'espérance,
N'allez pas oublier, vous me l'avez promis,
Qu'au terme du délai...

VALENTIN, bas.

Vous me verrez soumis,

Madame, à cet arrêt prononcé par moi-même,
Si dans quelques instans, par un malheur extrême
Et que tout maintenant semble éloigner de moi,
J'étais encor trompé dans mon espoir.

M^{lle} VERDIER.

Eh quoi !

Votre projet ?...

VALENTIN.

Chacun l'appécie et l'approuve ;
L'argent manquait hier... de toutes parts j'en

[trouve ;]

Et même, en ce moment, pour me cautionner,
On attend ma parole... et je vais la donner.

(Il sort, après avoir salué Laurence et Camille.)

SCÈNE II.

CAMILLE, LAURENCE, M^{lle} VERDIER.

LAURENCE.

Ma tante, ainsi, tout bas, que pouviez-vous lui
Que disait-il lui-même ?...

[dire ?]

CAMILLE.

Oh ! je vous vois sourire...

Ce n'est rien d'affligeant...

M^{lle} VERDIER.

Non ; car je crois pouvoir,

Au contraire, à présent partager votre espoir.

SCÈNE III.

CAMILLE, VERDIER, LAURENCE,
M^{lle} VERDIER.VERDIER, entrant par la seconde porte de gauche.
Quoi ! Valentin n'est pas avec vous ?...

CAMILLE.

Il nous quitte.

VERDIER.

Je le cherche partout... On dirait qu'il m'évite ;
Plus que jamais pourtant je lui fais bon accueil.
Je prétends qu'il soit vu chez moi d'un meilleur œil
Que ces deux... beaux messieurs, dont l'appui tu-

[téléaire

M'offrait des dignités... Oh ! je n'y tenais guère...

Mais, à les croire, à tout ils avaient le moyen
De me faire arriver... Pourtant, je ne suis rien.

CAMILLE.

Rien ! mais vous êtes riche, et c'est tout.

VERDIER.

Oh ! leur offre

Avait un but bien clair... J'étais là comme un
Prêt à s'ouvrir pour eux. [coffre

CAMILLE.

Oui, mais à point nommé,

Grâce à moi, prudemment le coffre s'est fermé.

VERDIER.

Ah ! ah ! ah !...

CAMILLE.

Ah ! ah ! ah !...

VERDIER.

Long-temps, belle Camille,

Nous en rirons ensemble...

LAURENCE.

Eh !... quoi donc ?

VERDIER.

Rien, ma fille.

(A Camille.)

Ils se moquaient de moi, je vais me moquer d'eux,
Je suis riche, et je puis railler ces nobles gueux.

CAMILLE, à part.

Son rire cependant a l'air d'une grimace.

VERDIER.

Les voici tous les deux... Retirez-vous, de grâce.

M^{lle} VERDIER.

Ils semblent justement d'assez mauvaise humeur.

VERDIER.

Sortez...

LAURENCE.

Dites-moi vrai... Dois-je croire ?...

CAMILLE.

Au bonheur !

(Elles rentrent dans les salons, dont les portes se ferment aussitôt, ainsi que celle du fond, dès l'arrivée du Comte et du Baron.)

SCÈNE IV.

LE BARON, LE COMTE, VERDIER.

LE BARON entre, en se querellant avec le Comte.
A souscrire à mes vœux je prétends la réduire,
Et c'est moi seul enfin qui dois la reconduire.

LE COMTE.

C'est ce que nous verrons... Je ne souffrirai pas
Qu'un autre...

VERDIER.

Pourquoi donc entre vous ces débats,
Messieurs ?

LE BARON, à part.

Ciel !

LE COMTE, de même.

Le banquier ! reprenons l'armistice.

VERDIER, de même.

Ils ne me croyaient pas si prés...

LE BARON, haut.

Je rends justice

Aux nobles qualités qui distinguent Tercy,

Je soutiens que lui seul doit triompher ici ;

Et de sa modestie...

LE COMTE.

Oh ! je sais, au contraire,

Que l'amour de Larrieuil doit seul toucher et plaire.

VERDIER.

Vous croyez...

(A part.)

Devant moi chacun est revenu

A ses beaux compliments... Le manège est connu.

LE BARON.

Nous direz-vous enfin le sort qu'on nous prépare ?

LE COMTE.

Votre fille a parlé ?...

VERDIER.

Pas encor.

LE BARON, bas, au Comte.

C'est bizarre.

VERDIER.

Messieurs...

LE COMTE.

Eh bien ?

VERDIER.

Tantôt, chacun de vous me fit,

Avec une raison dont j'ai tiré profit,
Des observations d'une grande sagesse...

LE COMTE.

Aie ! aie !

VERDIER, avec ironie.

A votre amour, certes, je m'intéresse ;
Mais, prenant vos conseils pour règle sur ce point,
J'ai résolu...

LE BARON.

Quoi donc ?

VERDIER, du même ton.

De ne me presser point.

LE COMTE.

Diable !

VERDIER.

Vous l'avez dit enfin : un père tendre
Doit se donner le temps d'étudier son gendre.

LE COMTE, au Baron.

De ces attermoimens, comprends-tu, cher baron,
Le motif ?

LE BARON, bas, au Comte.

Parbleu ! c'est... le troisième larron,
Ce monsieur Valentin...

LE COMTE, bas, au Baron.

Il doit rire sous cape...

Mais tenons tête au moins au destin qui nous
[frappe.

(Ils partent d'un éclat de rire. — Haut, avec imper-
tinence.)

Ah ça ! très cher banquier, veuillez parler sans
Pourquoi cette froideur subite à notre égard ? [fard,

LE BARON.

Si vous nous repoussez, dites-le sans mystère ;
Nous trouverons sans peine... et par devant no-
La fortune qu'ici l'on offrait à nos vœux... [taire,

VERDIER.

Et des gendres titrés, j'en aurai si j'en veux.

LE COMTE.

Chez nombre de banquiers, il est, je vous le jure,
Beaucoup de millions qui sentent la roture
Et qu'on veut anoblir.

VERDIER.

Il est de tout côté,

Dans des hôtels fameux, tombant de vétusté,
Des écussons qu'on vend... comme de la vaisselle,
Pour les fondre et les mettre à la mode nouvelle.
Si j'en veux, j'en aurai... car ils sont à bas prix.
Mais, je dois l'avouer, je n'en suis plus épris.

LE COMTE.

Osez-vous jamais, d'une main financière,
De nos vieux parchemins remuer la poussière ?

VERDIER.

Cette poussière-là, c'est tout votre trésor...
Je lui préfère, moi, notre poussière d'or ;
Elle est bien mieux cotée aujourd'hui sur la place.

LE BARON.

Aux nobles de l'empire auriez-vous donc l'audace
De vous assimiler ? Que sont vos millions
A côté de l'éclat des belles actions ?

VERDIER.

Vous parlez d'actions !... Mais celles qu'on raconte
S'estiment beaucoup moins que celles qu'on es-

LE BARON.

Tiens ! les hommes d'argent qui visent à l'effet
Et qui font de l'esprit !

LE COMTE.

Ils l'achètent tout fait,

VERDIER.

Non pas à vous toujours qui n'avez rien en poche...
Noblesse sans argent.

LE COMTE, saluant.

Noblesse de sacoché !

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALENTIN, paraissant au fond,
sans être vu.

VERDIER, continuant, au Comte et au Baron.

La vôtre est sans éclat.

LE COMTE.

La vôtre est sans grandeur.

L'antiquité d'un nom seule en fait la splendeur.

LE BARON, avec vivacité. [que.

Cher comte, doucement... tu penches pour l'anti-
Mon blason vaut le tien, quoiqu'un peu moins

LE COMTE. [gothique.

Les siècles d'un blason sont le plus beau relief.

LE BARON.

Je ne remonte pas jusqu'à Pepin-le-Bref...

Pourtant...

VERDIER, galement.

Bon ! A présent, ils vont tomber sans doute
L'un sur l'autre... Et monsieur qui par là nous
Tombera sur nous trois. [écoute

VALENTIN, descendant, entre le Comte et Verdier.

Non ; j'ai plus d'équité,

Messieurs ; et pour parler avec sincérité,
Chacun de vous résume une aristocratie
Qui, tour à tour, en France, eut la suprématie ;
Mais toutes ont servi le pays... et je crois
Qu'au respect elles ont de légitimes droits.

LE COMTE.

La nouvelle, monsieur, périra dans sa souche.

L'or, ce métal si pur, corrompt tout ce qu'il tou-
VERDIER. [che.

Et l'ancienne... Voyez ses héritiers mort-nés,
Rejetons malheureux d'arbres déracinés.

VALENTIN.

Ah ! ne flétrissez pas de votre raillerie
Tout soleil qui s'éteint au ciel de la patrie !
A son tour, chacun d'eux n'a-t-il pas inondé
De ses flots de chaleur notre sol fécondé ?
Mais la France, jadis, c'était cette noblesse,
Fille du dévouement, qui combattait sans cesse...
Bayard, Montmorency, Turenne, Richelieu,
Chacun paya sa dette en son temps, en son lieu !
D'oppresses insolens balayant nos campagnes,
Refoulant l'Espagnol au delà des montagnes,
L'Allemand jusqu'au Rhin, l'Anglais jusqu'à la
[mer,

Veillant pour le pays dans leurs habits de fer.

VERDIER.

Oui, mais cette noblesse, en son temps fort utile,
On lui donna des sceurs... la noblesse civile,
La noblesse de robe... et d'autres... qu'à prix d'or
On pouvait acheter...

VALENTIN.

Et ce fut là leur mort.

LE COMTE.

Et vous avez raison !... car un roi qu'on renomme
A dit : « Il faut cent ans pour faire un gentil-
[homme. »

VALENTIN, en souriant, à Tercy.

Il en fallut bien moins au glorieux soldat
Placé par la victoire au faite de l'Etat ! [promptes,
Cet homme au regard d'aigle, aux volontés si
Transforme ses guerriers en barons, ducs et comtes;
Il installe au palais du vieux patricien
Le soldat qu'il arrache au chaume plébéien;
Il fonde avec l'épée une aristocratie
De géans, de héros, auxquels il associe
Les hommes qu'illustraient la science et les arts...
Mais fille de l'empire, elle en court les hasards.
Cette noblesse-là, par le sabre gagnée,
Fut, un jour de combat, brisée à la poignée.

LE BARON, regardant Verdier en souriant.

Quels successeurs, plus tard, nous ont été donnés ?

VALENTIN, au baron.

Le fer vous couronna...

(Montrant Verdier.)

L'or vous a détrônés.

VERDIER, s'épanouissant.

C'est bien dit, mon ami... J'aime votre langage.
La fortune est souvent un glorieux ouvrage,
Et si nos financiers ont des airs triomphants,
C'est qu'ils en ont le droit...

VALENTIN.

Oui, mais non leurs enfans.

Pour que les rejelons honorassent la tige,
Un prince fameux c'était : « *Noblesse oblige !* »
Un noble par l'épée, en mourant, à ses fils
Semblait dire toujours : « *Faites comme je fis !* »
Mais un noble d'argent... grand travailleur sans

[doute,

N'indique pas aux siens sa trop pénible route...
Au contraire, il leur crie en son amour jaloux :
« *Enfans, ne faites rien... j'ai travaillé pour*
Voilà la différence... Elle est à l'avantage [vous ! »
De la noblesse antique... et celle de notre âge
A le tort d'oublier que, puisque nos aïeux
Ont accompli pour nous un travail glorieux,
Nous devons labourer notre terre féconde
Et chaque jour semer pour l'avenir du monde.

LE COMTE.

A merveille!.. et je vois que sur les parvenus
Nos droits d'autorité sont par vous reconnus.

VALENTIN.

Oh! permettez pourtant que je réhabilite
Cette aristocratie... à vos yeux sans mérite.
A la finance il faut, quand j'ai dit ses travers,
Restituer aussi tous ses titres divers.
Elle marche, et féconde une terre appauvrie,
Elle parle, et sa voix ranime l'industrie;
Elle enrichit les arts, écrase le trafic
Et base son crédit sur le crédit public.

VERDIER, allant embrasser Valentin et passant entre
lui et le Comte.

Bravo, mon cher ami... c'est parler à merveille...
Non, plus de vanité; la raison me conseille...
Je veux dire en tous lieux de qui je suis sorti
Et de quel beau destin j'avais été loti...

C'est à pied que je vins du fond de ma province,
En veste, en gros souliers... et le gousset bien
D'un père laboureur, j'en conviens, je suis né. [mince!

VALENTIN, à part.

Quel homme!... c'est encor de l'orgueil retourné!

VERDIER, à Valentin.

Vous êtes, comme moi, de race plébéienne,
Et votre main, mon cher, peut s'unir à la mienne.
(Il lui tend la main.)

VALENTIN la serrant.

Oui, notre force est là.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE COMTE, DUPRÉ, VERDIER,
VALENTIN.

DUPRÉ, en dehors.

Victoire!

VERDIER.

Eh! mais, quels cris ?

Dupré...

DUPRÉ, paraissant.

Double victoire à Versailles, à Paris!

VERDIER.

Se peut-il ?

DUPRÉ.

Oui, monsieur... j'ai détruit les cabales!
Quand votre main jeta les deux lettres fatales
Qui trompaient votre espoir, par le ciel inspiré,
Je me baissai soudain et je m'en emparai.
Un sublime projet ici...

(Désignant son front.)

Venait de naître;

J'ai su l'exécuter, et vous l'allez connaître.

VERDIER.

Voyons.

DUPRÉ.

Au grand salon je cours, et mes regards
Ont bientôt découvert, séparés en deux parts
Et s'observant ainsi qu'avant une bataille,
Les partis opposés... Que faire? De Versailles
Adroitement d'abord j'attire les meneurs
Dans la salle voisine, où, laissant les clameurs
S'apaiser par degrés, je me dis : « Ah! mes mai-

[ires!

» Nous allons voir l'effet de vos terribles lettres!
Alors je communique aux hommes du faubourg
La lettre de Versailles, et, par un prompt retour,
Aux Versaillais je cours montrer l'injure étrange
Du brutal faubourien. Grâce à cet échange,
De tous les électeurs, à l'instant, je vous vois,
Par ce chassé-croisé, reconquérir les voix.
J'enlève le succès par cette double épître...
L'injure d'un parti près d'un autre est un titre...

VERDIER.

C'est un trait de génie! A ravir, cher Dupré...

LE COMTE.

C'est raconté fort bien.

VALENTIN, avec un sourire sardonique.
C'est bien mieux manœuvré !
DUPRÉ.

J'oubliais... Des honneurs, vous voilà sur la route.
L'ambassadeur arrive... Il vient signer sans doute
L'emprunt...

VERDIER, s'exaltant.
Et m'octroyer le titre de baron.

De ma couronne d'or, c'est le plus beau fleuron.
VALENTIN, à part.

Et voilà son orgueil qui déjà ressuscite!...
DUPRÉ.

Quel jour! triple bataille et triple réussite!...
Mais je retourne auprès de vos chers électeurs
Qui pourraient s'endormir... grâce à leurs orateurs!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté DUPRÉ. *

LE COMTE, remontant avec le Baron.
Nous vous quittons aussi.

VERDIER.
Restez donc, je vous prie...
Vous le voyez : tout marche au gré de mon envie.
Je deviens député, je suis noble, opulent,
Je veux protéger tout...

(Désignant Valentin.)
Et d'abord le talent.

A nous deux.

LE BARON, à part.
Que dit-il ?

VERDIER, à Valentin.
Il faut que je vous gronde

D'une discrétion qui surprend tout le monde...
Il faut qu'à mon ami je demande pourquoi
Dans ses vastes projets il a douté de moi...
Que diable ! vous savez combien je m'intéresse
A votre sort... Or donc, disposez de ma caisse
Pour votre commandite.

VALENTIN, à part.
O ciel !

VERDIER.
Oui, cher ami.

Associons-nous donc.

VALENTIN.
Mais...

VERDIER.
De compte à demi.
Nous mettrons pour apports... moi les fonds,
(Avec intention.) [vous l'idée.]

Et s'il faut qu'une prime encor soit accordée
A l'inventeur... eh bien ! on peut la lui choisir
Si belle... que son cœur en battra de plaisir.

VALENTIN.

Ah ! monsieur !...

LE BARON, bas, au Comte.
Tu comprends?...

* Le Comte, le Baron, Verdier, Valentin.

LE COMTE, bas, au Baron.
Parbleu ! dans la balance

L'amour du gain l'emporte à présent.

LE BARON, au Comte, en observant Valentin.

Quel silence !

VERDIER, à Valentin, avec plus d'insistance.
Par un sous seing-privé nous allons nous lier.

VALENTIN, avec une grande simplicité.
A monsieur Laversin j'ai dû m'associer.
L'engagement est pris.

VERDIER.

Engagement frivole !

Il n'a pas de contrat.

VALENTIN.

Il a mieux : ma parole !

VERDIER, avec un dépit concentré.
A la prime, monsieur, que je vous offre ici,
Je vois que Laversin en oppose une aussi...
Je souhaite pour vous qu'elle soit aussi belle.

VALENTIN.

Eh quoi ! vous penseriez... Cette épreuve est
VERDIER. [cruelle.]

Certes, à ce refus je ne m'attendais pas.

LE BARON, avec ironie.

Vous avez, comme nous, monsieur, perdu vos pas !

VERDIER, se redressant.

Vous croyez triompher... Mais talents et noblesse
Peuvent-ils de nos jours balancer la richesse ?
Chaque chose aujourd'hui par l'argent se résout.
L'argent est électeur, éligible... il est tout.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUPRÉ, accourant ; Mlle VER-
DIER, LAURENCE, CAMILLE, arrivent
avec lui et se tiennent au fond.

DUPRÉ, avec animation.

Du parc où nous étions, j'accours l'effroi dans
VERDIER. [l'âme.]

Quoi donc ?

DUPRÉ.

Par la croisée on voit briller la flamme
Dans votre cabinet.

VERDIER.

Le feu ! le feu !... Malheur !

Mlle VERDIER.

Ne vous alarmez pas...

VERDIER.

Venez...

(Il s'élançe par la porte de droite, qui conduit à son
cabinet, Valentin le suit ; quand cette porte s'ouvre,
on voit les reflets d'un incendie voisin.)

LE BARON.

Cette terreur...

LE COMTE.

Panique, assurément..

DUPRÉ.

Une simple fusée

Qu'un fâcheux coup de vent poussa vers la croisée.
(Il sort vivement aussi par la porte qui mène au
cabinet.)

LE BARON, au Comte.

Viens : l'animosité cesse dans le danger.

LE COMTE.

Servir un ennemi, c'est encor se venger.

(Au moment où ils vont sortir tous deux, ils s'arrêtent devant Verdier qui rentre rapidement, la figure décomposée.—Valentin ne l'abandonne pas ; il le conduit à un fauteuil à droite, vers le premier plan. — M^{lle} Verdier et Laurence l'entourent aussitôt.) *

VERDIER.

Ruiné par le feu !... Plus rien !... rien !... La m^{lle} Voilà ce qui m'attend, ma sœur... [sère,

M^{lle} VERDIER.

Allons, mon frère...

VALENTIN.

Du courage, monsieur...

VERDIER.

De trente ans de labeur

Les produits dévorés !... Et ces titres d'honneur, Dont la possession se basait sur ma caisse, Je dois y renoncer...

DUPRÉ, à part.

Plus d'or... plus de noblesse !

VERDIER.

J'avais cru tout prévoir... banqueroutes et dol, Coups de Bourse et d'Etat, concurrences et voi ; Je croyais ma fortune infaillible, éternelle...

Qu'est-ce qui l'a détruite ?... un rien... une étin- [celle !...

Avec mon or perdu, je perds tout, je le voi, Et le marchand du coin est plus noble que moi ! (Il se lève vivement et gagne le milieu de la scène.) Je ferai face à tout !... mais il faudra tout vendre... Et Franville !... aujourd'hui je dois aussi le rendre. Il ne m'appartient pas, quittons-le sans retour.

LE COMTE.

Ainsi que nos aïeux il tombe...

LE BARON.

C'est son tour.

VERDIER.

Partons de ce château...

VALENTIN, qui est descendu entre Dupré et M^{lle} Verdier.

Quel soin vous inquiète ?

Vous pouvez y rester.

VERDIER.

Moi ! comment ?

VALENTIN.

Je l'achète...

VERDIER.

Vous ?...

TOUS.

Lui ?...

* Le Baron, le Comte, Camille, à gauche ; Laurence, Verdier, M^{lle} Verdier, Dupré, à droite ; Valentin est derrière le fauteuil.

VALENTIN.

Moi-même...

VERDIER.

O ciel !

VALENTIN.

Je viens de recevoir

Un avis qui me donne aujourd'hui ce pouvoir. La fortune vous suit... peut-être elle m'arrive.

LAURENCE.

Ma tendresse pour vous cesse d'être craintive. Mon père... vous aurez encore d'heureux jours !

M^{lle} VERDIER, montrant Valentin.

Et cet ami viendra nous prêter son secours.

VERDIER.

Notre vie avec lui ne peut être commune...

M^{lle} VERDIER.

Pourquoi ?

VERDIER.

Vous le savez... il touche à la fortune !

LAURENCE.

Riche, vous refusiez d'unir mon sort au sien... Et moi, je vais à lui lorsque je n'ai plus rien.

(Elle va à lui, en lui tendant la main.)

VALENTIN.

Laurence !

CAMILLE, bas, au Comte et au Baron.

A cet amour il serait difficile

De s'opposer...

VERDIER.

Alors, qu'il renonce à Franville.

En songeant au passé, pour lui, dans l'avenir, Je redoute son faste...

VALENTIN.

Oh ! je veux l'en bannir.

(Passant entre Laurence et Verdier.)

Je change du château les destins, la nature.

VERDIER.

Que voulez-vous en faire ?

VALENTIN.

Une manufacture.

LE COMTE, avec ironie.

Allons... j'entends déjà retentir les marteaux Dans ces vastes salons...

LE BARON.

C'est bien... guerre aux châteaux !

VALENTIN. [meure,

Non. Que tout vieux manoir, toute antique de-Solide sur sa base attende encor son heure ; Mais ce pays est pauvre... et Franville, aujourd'hui, Par un travail actif en deviendra l'appui. Chacun doit ici bas mettre la main à l'œuvre, Comme dans un navire, où tout homme manœuvre, A la proue, à la poupe, aux mâts, au gouver- La loi de l'univers, n'est-ce pas le travail ? [naïl...

FIN.